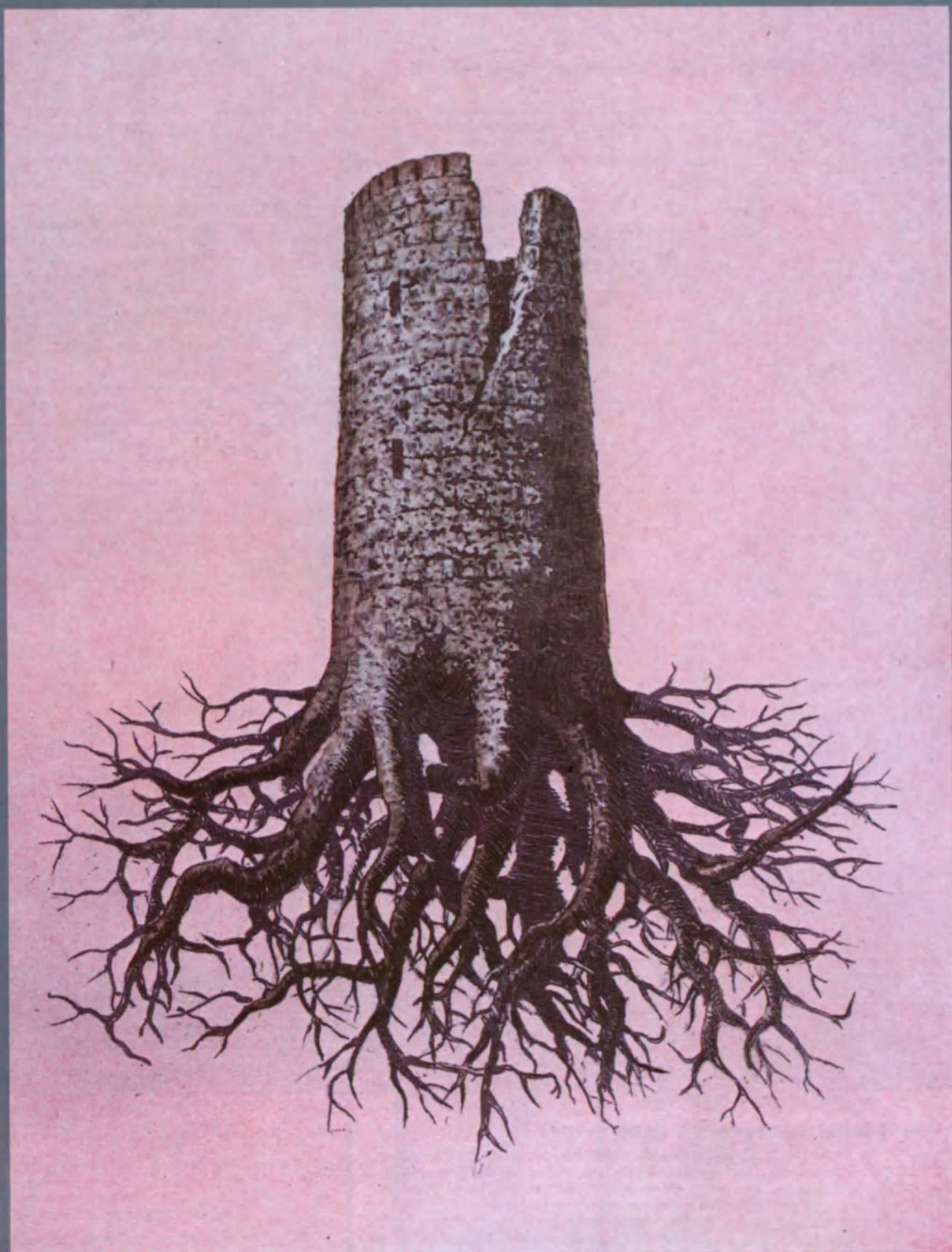


AOÛT 1980 - 3,50 FF

Le Courrier de l'unesco



**Nature et culture
patrimoine de l'homme**



Photo J.-C. Berrier © Atlas, Paris

Quand le Montenegro plonge dans la mer

En Yougoslavie, sur l'Adriatique, un golfe sinueux s'enfonce profondément entre les pentes abruptes du Montenegro ; sur ses rives s'allongent presque sans interruption des petites villes précieuses par leur architecture et leur histoire. La plus célèbre est Kotor, dont l'ancienne prospérité est due à des conditions naturelles exceptionnellement favorables, en particulier à l'abondance de la faune marine, qui comprend ici des espèces très rares. Carrefour de civilisations, cette région a joué un rôle décisif dans l'évolution culturelle des Balkans. Dans la Liste du Patrimoine Mondial, le golfe de Kotor où se mêlent harmonieusement les créations géologiques et les œuvres de l'homme symbolise bien l'interdépendance des deux éléments de notre héritage : le naturel et le culturel.

PUBLIÉ EN 25 LANGUES

Français	Italien	Turc	Macédonien
Anglais	Hindi	Ourdou	Serbo-Croate
Espagnol	Tamoul	Catalan	Slovène
Russe	Persan	Malais	Chinois
Allemand	Hébreu	Coréen	
Arabe	Néerlandais	Kiswahili	
Japonais	Portugais	Croato-Serbe	

Une édition trimestrielle en braille est publiée en français, en anglais et en espagnol.

Mensuel publié par l'UNESCO
Organisation des Nations Unies
pour l'Éducation,
la Science et la Culture

Ventes et distributions :
Unesco, place de Fontenoy, 75700 Paris
Belgique : Jean de Lannoy,
202, avenue du Roi, Bruxelles 6

ABONNEMENT — 1 an : 35 francs français ; deux ans : 58 francs français. Paiement par chèque bancaire, mandat postal, CCP Paris 12598-48, à l'ordre de : Librairie de l'Unesco, Place de Fontenoy - 75700 Paris.

Reliure pour une année : 29 francs.

Les articles et photos non copyright peuvent être reproduits à condition d'être accompagnés du nom de l'auteur et de la mention « Reproduits du Courrier de l'Unesco », en précisant la date du numéro. Trois justificatifs devront être envoyés à la direction du Courrier. Les photos non copyright seront fournies aux publications qui en feront la demande. Les manuscrits non sollicités par la Rédaction ne sont renvoyés que s'ils sont accompagnés d'un coupon-réponse international. Les articles paraissant dans le Courrier de l'Unesco expriment l'opinion de leurs auteurs et non pas nécessairement celle de l'Unesco ou de la Rédaction. Les titres des articles et les légendes des photos sont de la rédaction.

Bureau de la Rédaction :
Unesco, place de Fontenoy, 75700 Paris, France

Rédacteur en chef :
Jean Gaudin

Rédacteur en chef adjoint :
Olga Rödel

Secrétaire de rédaction : Gillian Whitcomb

Rédacteurs :
Edition française :
Edition anglaise : Howard Brabyn (Paris)
Edition espagnole : Francisco Fernandez-Santos (Paris)
Edition russe : Victor Goliachkov (Paris)
Edition allemande : Werner Merkl (Berne)
Edition arabe : Abdel Moneim El Sawi (Le Caire)
Edition japonaise : Kazuo Akao (Tokyo)
Edition italienne : Maria Remiddi (Rome)
Edition hindie : Krishna Gopal (Delhi)
Edition tamoule : M. Mohammed Mustafa (Madras)
Edition hébraïque : Alexander Broïdo (Tel-Aviv)
Edition persane : Samad Nourinejad (Téhéran)
Edition néerlandaise : Paul Morren (Anvers)
Edition portugaise : Benedicto Silva (Rio de Janeiro)
Edition turque : Mefra Ilgazer (Istanbul)
Edition ourdoue : Hakim Mohammed Said (Karachi)
Edition catalane : Cristian Rahola (Barcelone)
Edition malaise : Azizah Hamzah (Kuala Lumpur)
Edition coréenne : Lim Moon-Young (Séoul)
Edition kiswahili : Domino Rutayebesibwa (Dar-es-Salaam)

Rédacteurs adjoints :
Edition française :
Edition anglaise : Roy Malkin
Edition espagnole : Jorge Enrique Adoum

Documentation : Christiane Boucher
Illustration : Ariane Bailey
Maquettes : Philippe Gentil

Toute la correspondance concernant la Rédaction doit être adressée au Rédacteur en Chef.

NATURE ET CULTURE PATRIMOINE DE L'HOMME

5 La convention internationale

par Gérard Bolla

Une nouvelle alliance

par Michel Batisse

33 MONTS ET MERVEILLES

par Georges Fradier

Liste du patrimoine mondial : les premières inscriptions

	page
Abou Mena (République arabe d'Égypte)	21
Aix la Chapelle (République fédérale d'Allemagne)	31
Anse aux Meadows (Canada)	13
La Antigua Guatemala (Guatemala)	7
Auschwitz (Pologne)	34
Bergen (Norvège)	30
Bialoweza (Pologne)	33
Boyana (Bulgarie)	25
Le Caire (République arabe d'Égypte)	20
Carthage (Tunisie)	22
Chartres (France)	27
Cracovie (Pologne)	33
Damas (République arabe syrienne)	9
Dinosaures (Canada)	13
Dubrovnik (Yougoslavie)	29
El-Jem (Tunisie)	23
Everglades (Etats-Unis)	16
Fasil Ghebbi (Ethiopie)	18
Galapagos (Equateur)	7
Forts du Ghana (Ghana)	17
Gorée (Sénégal)	34
Grand Canyon (Etats-Unis)	16
Independence Hall (Etats-Unis)	14
Ispahan (Iran)	11
Ivanovo (Bulgarie)	24
Kathmandou (Népal)	8
Kazanlak (Bulgarie)	25
Kluane et Wrangell (Canada-Etats-Unis)	12
Kotor (Yougoslavie)	2
Lalibela (Ethiopie)	19
Madara (Bulgarie)	24
Memphis (République arabe d'Égypte)	21
Mesa Verde (Etats-Unis)	15
Mont-Saint-Michel (France)	26
Nahanni (Canada)	12
Ngorongoro (Tanzanie)	17
Nubie (République arabe d'Égypte)	20
Ohrid (Yougoslavie)	28
Persépolis (Iran)	10
Plitvice (Yougoslavie)	29
Quito (Equateur)	7
Sagarmatha (Népal)	8
Semien (Ethiopie)	18
Sopocani (Yougoslavie)	28
Split (Yougoslavie)	29
Tchogha Zanbil (Iran)	11
Thèbes (République arabe d'Égypte)	20
Tikal (Guatemala)	6
Tunis (Tunisie)	23
Urnes (Norvège)	30
Valcamonica (Italie)	31
Versailles (France)	26
Vézelay (France)	27
Vézère (France)	26
Virunga (Zaire)	17
Wieliczka (Pologne)	32
Yellowstone (Etats-Unis)	15



Notre couverture

Sauvegarder le patrimoine tout entier, les œuvres de la culture et celles de la nature, c'est protéger les racines de l'homme : ce dont il est fait, ce dont il vit. Pour la civilisation du 20^e siècle ces racines plongent dans la terre elle-même et s'étendent à toutes les cultures passées et présentes, patrimoine universel de l'humanité. L'œuvre (intitulée *La folie Almayer*) du peintre belge René Magritte symbolise ici cet enracinement.

Gravure de René Magritte, tirée de *Le lien de paille* 1969
© Editions Georges Visat, Paris



L'emblème du Patrimoine Mondial symbolise l'interdépendance des biens culturels et naturels.

nature et culture patrimoine de l'homme

Le *Courrier de l'Unesco* présente, dans ce numéro, les cinquante sept premières inscriptions sur la Liste du Patrimoine Mondial, registre de biens culturels et naturels auxquels la communauté internationale reconnaît une valeur exceptionnelle et universelle. Cette liste a été dressée par un Comité international sur la base de propositions soumises par les Etats (53 l'ont fait jusqu'à présent) qui participent à la Convention concernant la Protection du Patrimoine Mondial, culturel et naturel adoptée par la Conférence générale de l'Unesco en 1972.

L'entrée en vigueur de la Convention, en 1975, a été accueillie partout comme un tournant de la coopération internationale. Elle instaure un système grâce auquel la communauté internationale pourra collaborer activement à la protection des sites et monuments.

Jusqu'ici la sauvegarde du patrimoine culturel, d'une part, la protection de la nature, de l'autre, apparaissaient comme deux problèmes distincts, et l'on considérait que la responsabilité d'assurer cette protection ou cette sauvegarde incombait uniquement aux pays dans lesquels se trouvent les sites culturels et naturels en question. La grande innovation de la Convention consiste à relier les deux devoirs de protection, qu'il s'agisse de nature ou de culture, et à procurer à la coopération internationale qui doit s'exercer dans ce domaine un cadre juridique, administratif et financier. Elle introduit aussi le concept de "patrimoine mondial" dont l'importance transcende évidemment les frontières politiques et géographiques.

De plus, le Comité établit une "Liste du Patrimoine mondial en péril" où figurent des biens qui nécessitent des interventions urgentes. Le Comité dispose d'ailleurs de certains moyens à cet égard, puisque l'Article 15 de la Convention institue un "Fond du Patrimoine Mondial", financé par les contributions des Etats parties à la Convention ainsi que par des contributions volontaires. Grâce à ce Fond plusieurs Etats qui adhèrent à la Convention bénéficient déjà d'une assistance technique.

GERARD BOLLA, juriste et économiste suisse, est depuis 1975 sous-directeur général adjoint pour la Culture et la Communication, à l'Unesco, où il dirigeait auparavant le département du Patrimoine Culturel. Il est l'auteur de nombreux articles parus dans des revues ou bulletins juridiques de droit international public et privé.

MICHEL BATISSE, physicien français, est sous-directeur général adjoint pour les sciences à l'Unesco. Depuis de nombreuses années il dirige les programmes de l'organisation consacrés à l'environnement et aux ressources naturelles et s'intéresse aux problèmes de conservation de la nature.

La Convention internationale

par Gérard Bolla

LA Convention concernant la protection du patrimoine mondial, culturel et naturel est l'aboutissement d'une évolution que symbolisent trois événements convergents du début des années 70.

Le premier a été l'achèvement en Haute-Egypte et au Soudan de la première étape de la Campagne internationale de sauvegarde des monuments de Nubie, qui reste l'entreprise de sauvetage archéologique la plus importante jamais réalisée dans le monde. Que la solidarité internationale ait permis de préserver tous les temples de Nubie pour les générations futures, ce fait a solidement ancré une idée qui n'était que sous-entendue dans l'Acte constitutif de l'Unesco : celle qu'il existe une responsabilité collective des nations à l'égard de monuments qui sont l'expression matérielle de civilisations tellement prestigieuses qu'ils appartiennent à l'histoire de tous les hommes.

Le deuxième de ces événements a été l'expression internationale, lors de la Conférence des Nations Unies pour l'Environnement (Stockholm, 1972), d'un sentiment devenu de plus en plus vif à travers le monde : l'humanité doit prendre des mesures d'une extrême urgence pour préserver l'environnement que lui a donné la nature et l'environnement dû à son génie créateur. Ici aussi s'affirmait avec force l'idée d'une responsabilité collective des nations à l'égard d'un environnement en péril.

Enfin - c'est le troisième événement - les peuples de tous les pays, industrialisés ou en développement, ont exprimé énergiquement leur volonté de voir leur identité culturelle affirmée et respectée. Le patrimoine monumental dû à l'esprit créateur des ancêtres et le patrimoine naturel dans lequel la nation s'est épanouie sont les expressions les plus concrètes et souvent les plus hautes de cette identité culturelle. Là encore on a estimé que s'il appartient à chacun de préserver une identité culturelle menacée, il revient à tous, au titre d'une responsabilité collective internationale, de participer à l'œuvre de conservation.

C'est ainsi qu'un accord international qui au départ ne devait établir que les bases d'une assistance mutuelle pour la sauvegarde du patrimoine monumental s'est transformé, afin de répondre aux vœux de ceux que préoccupait la protection de tout l'environnement de l'homme, en un instrument dont l'objet est la protection des monuments et sites naturels, notamment des « parcs nationaux ».

D'autre part, voulant contribuer à l'affirmation des identités culturelles, les auteurs de la Convention ont prévu que des monuments et des sites seraient

inscrits sur une liste du patrimoine mondial, comprenant tous les biens culturels ou naturels que la communauté internationale reconnaît comme ayant une valeur universelle et, partant, comme relevant de sa responsabilité collective.

Le système de protection internationale des biens culturels et des biens naturels est ainsi fermement établi : ces biens sont classés sur proposition des pays, mais sur décision d'un comité international de 21 membres, et, en cas de besoin, la communauté internationale peut contribuer à leur sauvegarde en apportant son assistance technique et financière.

Voire un site archéologique ou un parc national inscrit sur la liste du patrimoine mondial suscite le plus souvent des sentiments de satisfaction et même de fierté chez ceux qui, descendants de ses bâtisseurs ou gardiens de son intégrité, en ont aujourd'hui la responsabilité directe. Mais cette inscription est lourde de conséquences pour les autorités nationales et locales : l'engagement qu'elles ont pris en demandant l'inscription leur imposera de résister avec la plus grande énergie aux pressions qui pourront exercer des intérêts particuliers souvent peu soucieux du respect dû à l'héritage culturel du passé ou à l'intégrité d'un site naturel.

L'inscription peut en effet faire l'objet d'une radiation, et tel monument ou tel parc national se voit enlever l'honneur de figurer sur une prestigieuse liste internationale qui, d'ores et déjà, comprend quelques-uns des trésors les plus précieux de l'humanité.

Quelle autorité publique pourrait de nos jours porter la lourde responsabilité de ne pas avoir fait tout ce qui est en son pouvoir afin d'empêcher la perte peut-être irrémédiable de biens qu'elle a pris l'engagement de préserver et pour lesquels elle a demandé l'appui de la communauté internationale toute entière ?

La Convention de 1972 concernant la protection du patrimoine mondial a parfois été qualifiée de « Croix-Rouge du temps de paix » pour les monuments et les sites naturels (une autre Convention signée à La Haye en 1954 joue le rôle de « Croix-Rouge du temps de guerre » des monuments). Quelle que soit notre conception du système international de protection des biens de la culture et de la nature, quelles que soient les raisons qui ont poussé les Etats à adhérer à ce système, ce système existe aujourd'hui et se renforce d'année en année chaque fois qu'un nouvel Etat vient s'ajouter aux 53 qui, sous les auspices de l'Unesco, se sont constitués en une grande famille résolue à protéger solidairement ce qu'elle possède de plus précieux. □

Une nouvelle alliance

par Michel Batisse

CERTAINS pourront s'étonner de voir regroupés dans une convention et dans une seule liste les pyramides d'Egypte et le parc National des Iles Galapagos. Quel rapport peut-il y avoir entre un monument antique et un ensemble de rochers où se pressent des iguanes et des tortues ? Si ce n'est peut-être que les agences de tourisme s'ingénient également à y organiser des voyages de groupes ! Mais ceci ne montre-t-il pas que nos contemporains, pourvu qu'ils en aient la possibilité, sont attirés à la fois par les chefs d'œuvre de la culture et par les réalisations exceptionnelles de la nature ?

En quoi consiste alors ce patrimoine commun de l'humanité ? On sait bien que le patrimoine culturel, c'est d'abord les livres, la musique, les techniques et les savoir-faires, les peintures et les sculptures rassemblées dans les musées. Mais c'est aussi quantité de biens immobiliers, de monuments, et d'ensembles urbains. C'est de ces derniers biens que s'occupe la Convention. D'une façon parallèle, le patrimoine naturel se compose d'abord de l'ensemble de toutes les espèces animales et végétales dont la conservation est d'une importance vitale pour la survie même de l'humanité (comme l'a montré le « Courrier de l'Unesco » dans son numéro de mai 1980).

La protection de ces espèces en tant que telles fait l'objet de diverses conventions d'ailleurs très insuffisantes portant notamment sur leur commerce international ou sur leur chasse. Mais le patrimoine naturel comprend aussi des sites, des paysages d'exceptionnelle beauté ou de grand intérêt pour la science et pour la conservation, qui ne peuvent être ni déplacés ni reproduits. C'est de ce patrimoine naturel immobilier qu'il s'agit dans la présente Convention, bien que certaines espèces animales et végétales menacées se trouvent automatiquement protégées quand on choisit d'inscrire leur habitat sur la liste.

S'il existe un parallélisme entre protection des biens culturels et protection des biens naturels, il n'en demeure pas moins que les problèmes qui s'y posent sont très différents. Dans la plupart des pays les administrations chargées de ces deux fonctions sont séparées et les architectes qui, par exemple, s'occupent de la conservation des bâtiments historiques n'ont guère de rapports avec les biologistes qui gèrent les parcs nationaux. Pourquoi dès lors rassembler culture et nature dans une convention internationale unique ? Eh bien, précisément parce qu'on les a beaucoup trop longtemps séparées, et même opposées.

Au début de sa lente émergence l'homme n'avait que des moyens d'action très faibles sur son environnement physique et biologique. Il restait en quelque sorte « dans » la nature. Mais dès qu'il invente le feu il devient l'agent de modifications importantes - volontaires ou accidentelles - du monde naturel. Dès la fin du paléolithique, alors qu'il ne vit que de la chasse et de la cueillette, il a déjà laissé son empreinte sur l'environnement naturel où il poursuit son ascension. C'est cette empreinte même, résultat de sa capacité d'invention, qui fait qu'il est homme. Ce qu'on n'appelle pas encore la culture s'oppose déjà à la nature. Et l'empreinte va se creuser, les transformations vont s'étendre quand, à l'époque néolithique, apparaissent l'agriculture et la domestication des ani-

maux. Il y a quelques 6 000 ans l'opposition culture-nature est déjà inscrite sur le sol, là où des forêts ont été brûlées, là où certaines espèces de plantes et d'animaux ont été privilégiées ou au contraire écartées. Mais ce n'est que le modeste début d'un long processus. La domination de l'espèce humaine sur tout ce qui l'entoure va se développer au fur et à mesure de sa conquête d'outils toujours plus puissants, de sa soif d'objets et de besoins nouveaux, de la multiplication de ses représentants. Fondamentalement, le progrès matériel des techniques et des sociétés se fait aux dépens de la nature et de ses ressources. Et bon nombre de philosophes et de croyances glorifient cette lutte de l'homme « contre » la nature. Un tragique malentendu se répand alors au long des siècles : on y confond la maîtrise de l'homme sur sa propre « nature animale » avec sa domination sans règles sur le monde qui l'entoure. On ignore l'avertissement de Francis Bacon qui annonce dès l'aube de la révolution scientifique qu'on ne triomphe de la nature qu'en lui obéissant. On identifie à tort la prééminence de l'esprit sur la matière, qui est l'honneur et l'essence de l'homme, avec une supériorité que la culture, notamment sous ses formes technologiques, aurait sur la nature, confondant ainsi l'ordre moral et l'ordre matériel. Et l'on arrive à la révolution industrielle où tout se précipite et où le drame se noue. L'homme industriel réalise des prodiges techniques, il domine en partie la famine et la maladie. Mais dans le même temps il prolifère à l'excès, consomme tout ce qu'il peut, perfectionne ses engins de mort. Il n'est donc pas certain qu'il ait progressé dans la maîtrise de lui-même. En revanche il a conquis la nature au point qu'elle est menacée de mort.

Pour elle, le bilan est trop lourd : déboisements massifs, érosion et dégradation des sols, disparition d'espèces de plantes et d'animaux, pollution de toutes sortes des eaux, des airs, des terres et des mers, prolifération des taudis, expansion du béton et du goudron, aménagement des espaces libres... Le message est pourtant simple. Les hommes d'aujourd'hui comprendront-ils à temps qu'ils ne peuvent, sans se détruire eux-mêmes, rompre le cordon ombilical qui les relie inexorablement à ce monde naturel qu'ils détruisent ? Faisant appel aux sources les plus saines de leurs diverses cultures, vont-ils enfin être capables de vivre « avec » la nature ?

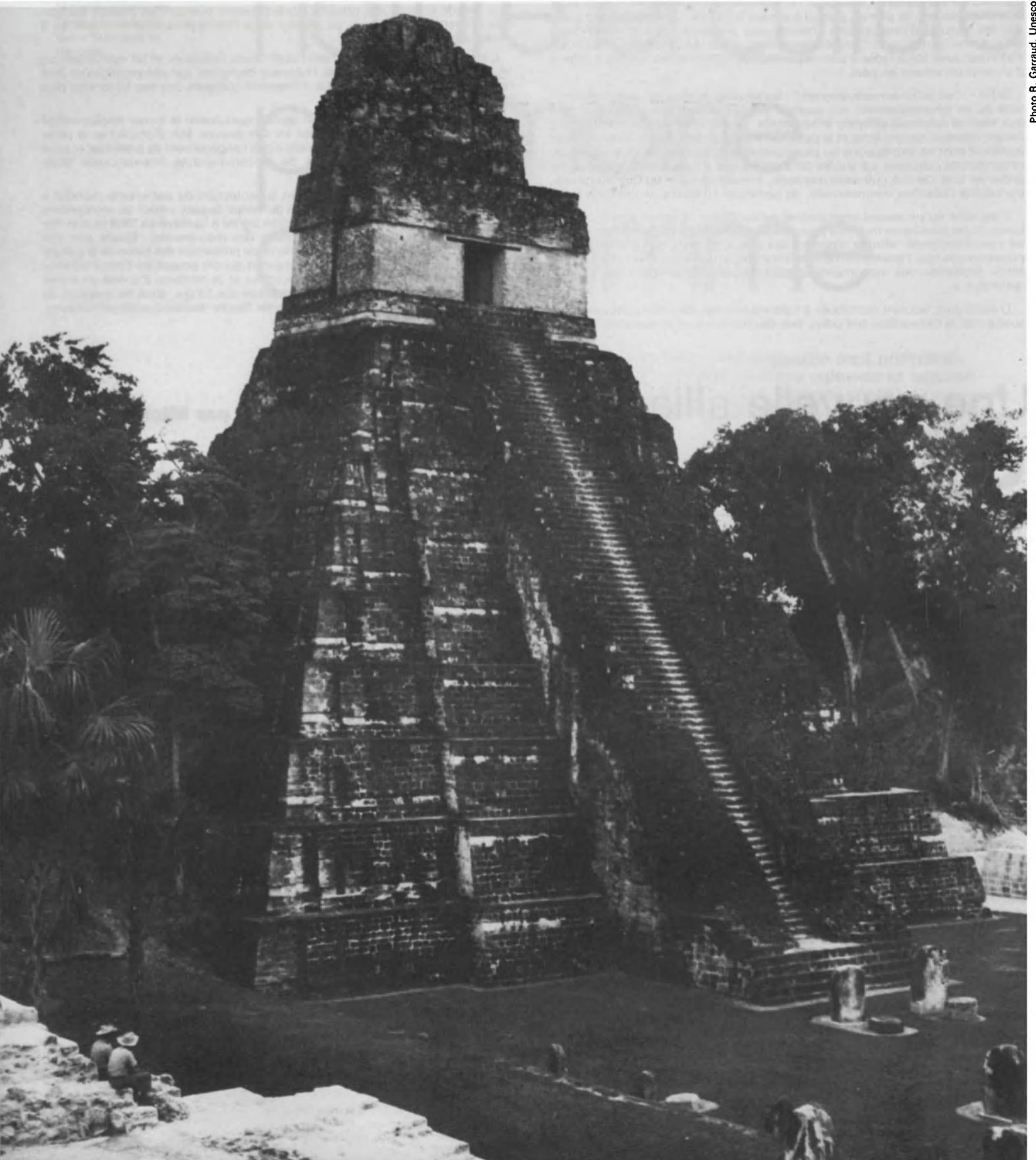
En fait, nombreux sont les exemples où l'on a su tirer profit des ressources de la biosphère sans mettre en danger les mécanismes mêmes qui donnent naissance à ces ressources, que l'on songe aux paysages harmonieux créés par le travail humain. Il est très significatif que la Convention couvre déjà quelques uns de ces sites privilégiés où nature et culture viennent à la rencontre l'une de l'autre : Ohrid et son lac en Yougoslavie, Tikal et sa forêt tropicale au Guatemala, le Mont Saint-Michel et sa baie en France. Il faut souhaiter qu'un jour prochain s'y ajouteront d'autres sites de ce genre comme les temples d'Angkor enserrés par les arbres ou les ruines de Machu Picchu dans leur cirque grandiose des Andes.

Ainsi, l'association de la nature et de la culture dans la Convention est-elle avant tout symbole. Symbole d'une nouvelle alliance qui doit s'établir sans retard entre ces deux pôles du devenir de l'homme, qui n'existe que dans leur jonction. □



Parc national de Tikal (Guatemala) ■

Temples et stèles, enceintes destinées au jeu de balle, barrages et canalisations, chaussées majestueuses : plus de 3 000 constructions attestent la splendeur du centre religieux de Tikal qui fut sans doute le plus important de la civilisation maya. Ils en racontent aussi l'histoire, depuis le stade de la cueillette, vers 600 avant notre ère, jusqu'à l'épanouissement d'une société complexe de cultivateurs, de prêtres, d'astronomes, d'architectes et de sculpteurs, qui disparaît brusquement vers 900 après Jésus-Christ après avoir répandu dans toute l'Amérique centrale ses styles artistiques et son système d'écriture hiéroglyphique. Une réserve naturelle de 576 kilomètres carrés, vouée à la préservation de la flore et de la faune, entoure la ville des cérémonies. Ci-dessous : temple du 8^e siècle après Jésus-Christ, sur la grande place de Tikal.



La ville de Quito (Equateur) □

Au 15^e siècle, pour dominer le nord de leur grand royaume de Tahuantinsuyo, les Incas firent de Quito, adossée aux pentes d'un volcan, à 2 800 mètres d'altitude, une de leurs capitales. Cent ans plus tard, sur le même site, en s'accommodant des mêmes ravins, une ville espagnole avait réparti ses églises, ses couvents, ses grand'places, et construisait ses universités. Siège du gouvernement colonial, centre politique et centre culturel, elle allait rapidement se distinguer par la qualité de ses artistes. L'architecture, la sculpture, la peinture y ont manifesté de telles caractéristiques que l'apport de « l'École de Quito », fusion des traditions autochtones et de techniques européennes, passe pour l'un des plus importants que l'Amérique latine ait fait à l'art universel. La capitale de l'Equateur s'attache à sauvegarder son centre historique dont le tracé original est demeuré presque intact. Ci-dessous : dans l'église d'El Sagrario, à Quito.

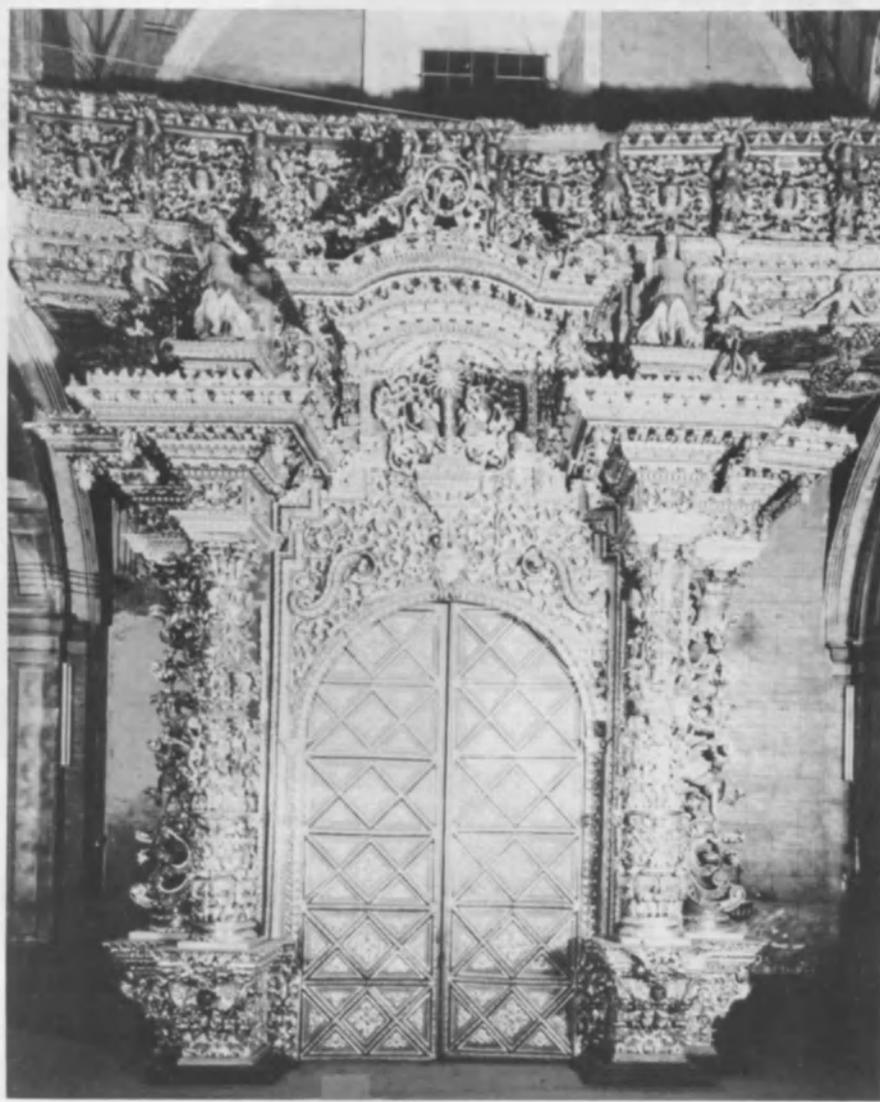


Photo © Salvat Éditions, Barcelone

Ville de La Antigua (Guatemala) ●

1543 : après trois essais frustrés (d'abord par les aléas de la « pacification », ensuite par une éruption volcanique) les Espagnols fondent *Santiago de los Caballeros de Guatemala*. 1590 : tremblement de terre. Il ne restera de la ville que le tracé des rues. Sur ce plan tout en lignes droites des architectes élèvent des églises, des couvents et des palais en mêlant le style gothique à de multiples formes inspirées de la Renaissance italienne. 1717 : tremblement de terre. On envisage d'abandonner la ville, puis on décide de la reconstruire. C'est alors l'épanouissement des styles baroque et ultra-baroque. Colonnes torsées et pilastres, profusion animale et végétale en stuc sur les façades et sur les rétables d'églises enveloppent l'architecture d'un décor luxueux. 1751 : tremblement de terre. 1773 : tremblement de terre. Cette fois la ville devient inhabitable. Les autorités guatémaltèques s'emploient à sauvegarder dans l'environnement qu'ils méritent les édifices de la belle et malheureuse Antigua. Les tremblements de terre de 1976 n'ont pas découragé ces travaux. Ci-dessous : église Saint-François.



Photo © Explorer, Paris



Photo © Christian Zuber, Paris

Iles Galapagos (Equateur) ○

Nées des volcans du Pacifique, à mille kilomètres des côtes, les dix-neuf îles Galapagos nourrissent une flore et une faune dont l'originalité est bien connue, au moins depuis quelques années. Les tortues géantes, les iguanes marins et terrestres, les oiseaux qui enseignèrent à Charles Darwin les astuces de l'adaptation au milieu, accueillent paisiblement les grands mammifères marins qui viennent flâner et procréer sur les rochers : phoques à double fourrure, lions et loups de mer. Les marins qui abordèrent les premiers à ces « îles enchantées », il y a moins de 500 ans, s'étonnèrent que tous les animaux y fussent inoffensifs. Depuis, l'archipel a été colonisé. Aujourd'hui le gouvernement de l'Equateur, qui a pris possession de l'Archipel en 1831, s'efforce d'y interdire la chasse. Mais pour protéger l'écosystème des Galapagos il faudrait éliminer tout ce que l'homme a importé. A gauche : iguanes marins.

Vallée de Kathmandou (Népal) ■

A l'origine, dit la légende, il y avait là, au pied de l'Himalaya, un lac où le Bouddha primordial surgit d'un lotus d'or ; après quoi, d'un coup d'épée, le Bodhisattva Manjushri fendit la barrière de ce lac, ce qui libéra les eaux et commença l'histoire de la vallée de Kathmandou. En fait, les débuts de cette histoire, depuis les Kirati et les Licchavi il y a 2000 ans jusqu'aux Mallas au 14^e siècle, restent fort mystérieux. L'essentiel est que dans sa culture, à toute époque, le Népal a su tirer parti de sa situation entre les pays du nord, le Tibet et la Chine, et du sud, l'Inde : entre le bouddhisme et l'hindouisme. De la coexistence et de la prospérité de ces deux religions a résulté une fusion artistique et architecturale sans précédent, un essor culturel dont l'apogée a duré trois siècles, de 1500 à 1800. Le patrimoine désormais protégé comprend sept groupes d'édifices éparés dans toute la vallée : les places royales des trois grandes villes - Kathmandou, Patan, Bhadgaon (Bhaktapur) - et les enceintes sacrées de Swagambhu, Bodnath, Pashupati et Changu Narayan. Ces sept ensembles comprennent au total 132 édifices dont le gouvernement du Népal veut assurer la sauvegarde conformément au Plan directeur qu'il a récemment approuvé. A droite, temples sur la place du Durbar, Patan.

Photo © National Wildlife Project, Nepal



Parc national de Sagarmatha (Népal) □

Sagarmatha, « dont-la-tête-touche-le-ciel ». Pour la plus haute montagne de la planète les Népalais préfèrent ce nom à celui du fonctionnaire britannique George Everest qui, vers 1840, ne la voyait que de loin. Le parc de Sagarmatha englobe en effet ce pic de 8848 mètres ainsi que six autres sommets qui culminent à plus de 7000 mètres ; il renferme aussi les glaciers d'où sortent toutes les rivières qui par des gorges profondes descendent vers le réseau du Gange. Pourquoi faire un parc de ce formidable versant de l'Himalaya ? C'est qu'il faut y protéger la forêt (sapins argentés, grands genévriers, bouleaux, y sont plus menacés que les nombreuses variétés de rhododendrons parmi lesquelles le laurier rose des Alpes est la fleur nationale du Népal) et la faune (le chevroton musqué, le léopard des neiges, l'ours noir de l'Himalaya ne devraient plus être chassés, pas plus que le loup et le petit panda). Il importe plus encore de protéger la culture de la population qui vit dans le périmètre du parc : les Sherpas, venus du Tibet à diverses époques depuis le 16^e siècle. Bouddhistes de la secte Myingmapa, les Sherpas ont élevé des temples et des monastères dont le plus remarquable couronne un éperon rocheux à près de 4000 mètres d'altitude. Ils entretiennent et construisent encore beaucoup d'autres monuments religieux : aux abords des villages et le long des sentiers les *chorten* en forme de stupas, les rochers et murs *mani*, dalles de pierre revêtues d'inscriptions sacrées, sur les sommets les refuges et les blanches bannières de prière, le long des ruisseaux les moulins à prière. Au dire des Sherpas qui croient que la compassion à l'égard de tout être animé est le fondement de la perfection, le parc de Sagarmatha est sacré pour des raisons spirituelles autant qu'écologiques. Ci-dessus, le Mont Ama Dablam.

Photo Paolo Koch © Rapho, Paris

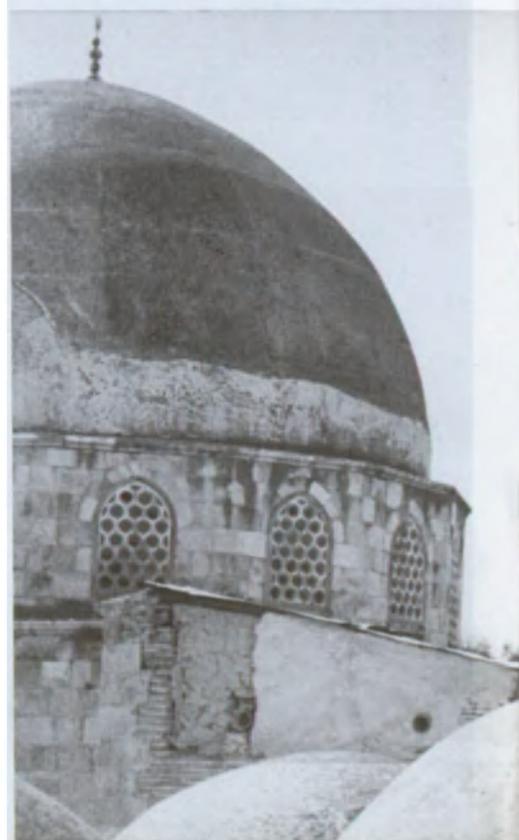




Photo Marc Riboud © Magnum, Paris

Ancienne ville de Damas (République arabe syrienne) ●

Rien de plus illustre à Damas que la mosquée des Omeyyades construite entre 705 et 715 sous les ordres du calife al Walid 1er. Mais Damas, qui passe pour la plus ancienne capitale du monde, contient bien d'autres richesses. La mosquée a pour enceinte les murs du temple de Jupiter édifié au 3^e siècle, à l'emplacement d'un autre temple dont les origines remontaient au 11^e siècle avant notre ère. Partout dans les quartiers groupés autour du tell primitif araméen se retrouvent des traces d'une très longue évolution. Le patrimoine islamique est évidemment le plus précieux, et les monuments, dont 110 ont été classés comme historiques, sont en général bien préservés quand ils ont gardé leurs fonctions : c'est le cas de la plupart des édifices religieux. En revanche, la dégradation menace les bâtiments profanes, publics et privés : hammans, khans, souks, palais, - et le tissu urbain lui-même. Les autorités syriennes espèrent arrêter une « modernisation » destructrice en donnant une affectation décente aux monuments historiques, en réhabilitant l'habitat et son environnement, en préservant les activités commerciales et artisanales traditionnelles, et en adaptant la circulation automobile aux structures de la ville. Ci-contre, mosquée du Sultan Selim.



Persépolis (Iran) ■

Darius, le Grand Roi, en édifiant dans les plaines arides du Fars une nouvelle capitale, voulait proclamer la puissance de son empire et sa vocation de rassembleur de peuples : il régnait des steppes de l'Asie centrale aux bords du Nil, de l'Indus au Danube. Les travaux commencés en 518 avant notre ère et que ses successeurs Xerxès et Artaxerxès poursuivirent pendant plus de soixante ans devaient aboutir à une oeuvre architecturale dont l'opulence a été rarement imitée. Les bas-reliefs des escaliers monumentaux (à droite) qui accèdent à l'immense salle de réception (*apadana*) rappellent encore la réussite politique de l'empire perse. Treize colonnes évoquent les éblouissantes proportions de la salle du trône, bien que les chapiteaux colossaux aux têtes de griffons et de lions rugissants qui soutenaient le toit à vingt mètres du sol gisent dans la poussière. Subsistent aussi les nobles inscriptions de Darius qui s'inspirait de la religion mazdéenne réformée par Zoroastre. « Je veux penser tant que je le pourrai à la justice », affirme l'une d'elles. Capitale dynastique vers laquelle convergeaient les offrandes et les tribus des « vingt-trois peuples de l'empire », nécropole royale, monument élevé à l'idée d'universalisme, Persépolis était à peine peuplée en 330, quand Alexandre vint la livrer aux flammes.

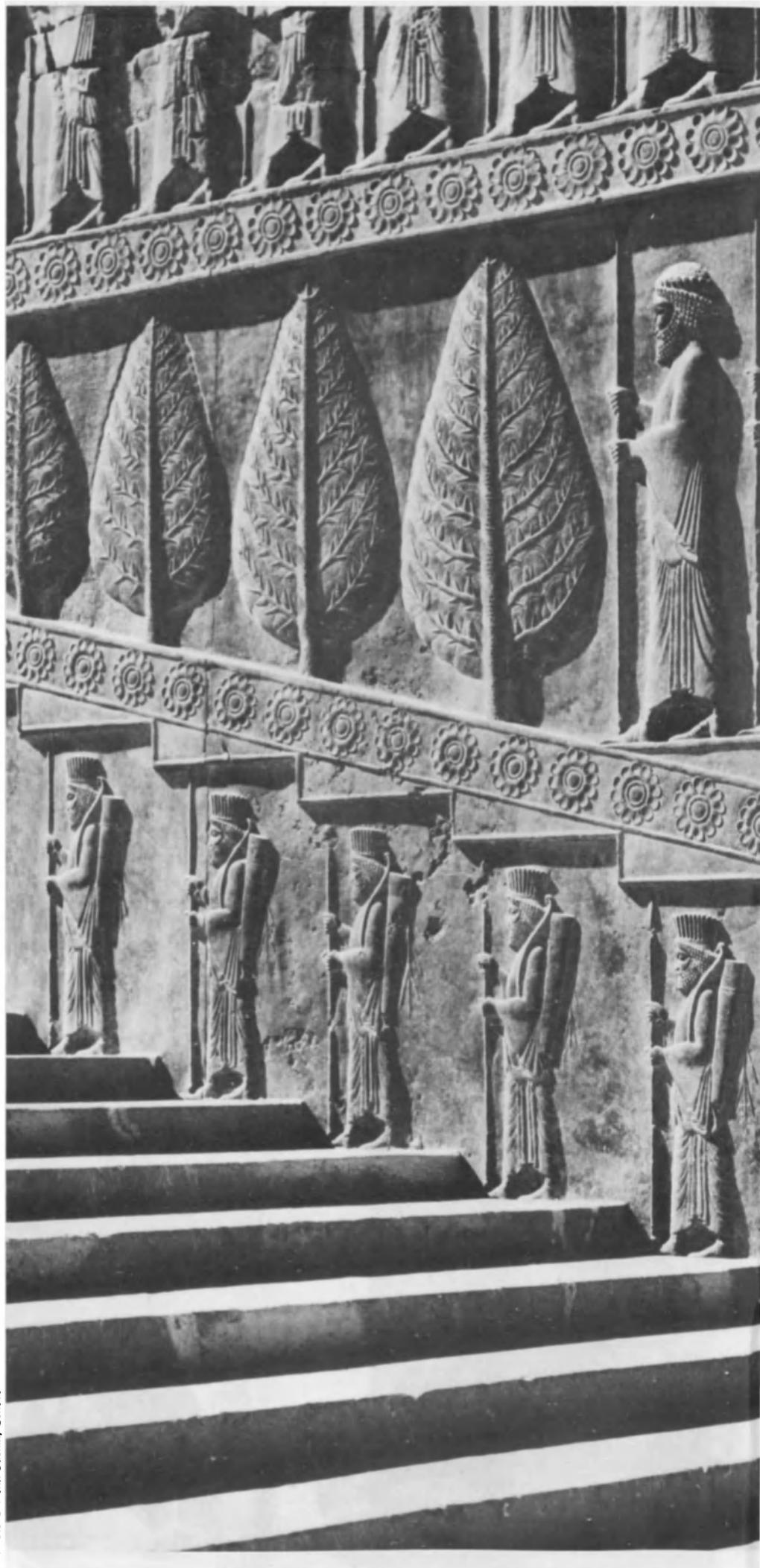


Photo © Henri Stierlin, Genève



Meidan - e Shah (Place Royale), Iran □

Au centre de l'Iran, Ispahan était déjà une grande ville lorsque à la fin du 16^e siècle le shah Abbas 1^{er} le Safavide y transféra sa capitale. Mais ce souverain l'embellit à tel point qu'on la surnomma *Nesfe Jahan*, « Moitié du Monde ». L'innovation la plus remarquable fut la création de la Place Royale, élément d'urbanisme jusqu'alors inconnu des villes musulmanes d'Iran, dont le tissu serré ne laisse d'autre espace à l'air libre que les cours des caravansérails et des plus grandes mosquées. Rectangle bordé de deux lignes de voûtes en berceau (*iwan*), la Place s'étend sur 500 mètres de longueur et 160 mètres de

largeur. Elle servait aux cortèges, aux parades militaires, au jeu de polo. Quatre précieux édifices ornés de peintures murales et de céramiques chatoyantes s'y ordonnent symétriquement : la mosquée royale, la mosquée du sheikh Lotfollah, oratoire privé du souverain, le palais d'Ali Qapu (« La Haute Porte ») qu'accompagnaient autrefois, hors de la place, d'autres palais dans de vastes jardins, et le portique de Qeyssariyeh où chaque soir le roi et sa cour se montraient au peuple au son des instruments de musique. Ci-dessus, la mosquée de la Place Royale.

Tchogha Zanbil (Iran) ●

Dans le sud-ouest de l'Iran, non loin de l'ancienne Suse, le site de Tchogha Zanbil occupe la bordure d'un plateau qui surplombe la rivière Ab-e Diz et sa forêt de tamaris. Il est formé de trois enceintes concentriques de briques crues. La première renferme une grande citerne, trois palais, cinq tombes souterraines et un sanctuaire dédié à Nusku, dieu du feu. A l'intérieur de la seconde sept temples ont été inégalement groupés aux quatre angles. Trois autres temples sont enclos par la dernière enceinte. Au centre s'élève à 25 mètres - la moitié de sa hauteur originale - la ziggurat, où se lisent des inscriptions cunéiformes en langue élamite. L'ensemble date du 13^e siècle avant notre ère ; il se nommait alors la Ville d'Untash. Alors que les dieux des villes de l'Elam avaient tous leurs temples et leur clergé à Suse, sa capitale, Untash Napirisa qui régna de 1265 à 1245 créa de toutes pièces cette cité religieuse. Pour l'habiter il n'y eut que des prêtres jusqu'à l'invasion assyrienne d'Assurbanipal vers 640. A droite : premiers degrés de la Ziggurat.





Parc national Nahanni (Canada) ○

Méandres parfaits de la Flat River, innombrables rigoles de sa compagnie, Nahanni Sud qui creuse dans la Cordillère un canyon de 290 kilomètres, poches de gel, dolines à cheminées, cascades de cent mètres, pics granitiques dus à l'injection massive de roches ignées dans la table tectonique il y a 110 millions d'années, sources d'eau chaude, rivières souterraines et grottes profondes (*Valérie, Grande Galerie de Glace, Galerie des Moutons morts*)...

Ce sont quelques-uns des travaux de l'évolution terrestre parmi tous ceux qui se manifestent dans ce parc des Territoires du Nord-Ouest. Les espèces qui y vivent sont typiques des écosystèmes de la forêt boréale et de la toundra arctique.

500 espèces de plantes vasculaires, plus de 260 de mousses et lichens, 170 d'oiseaux (comprenant les reproducteurs d'animaux très menacés, comme le faucon pèlerin et l'aigle doré) et plus de 40 de mammifères, dont les plus caractéristiques sont les mouflons, les caribous, les loups et les ours grizzly, ont été dénombrées sur les 4770 kilomètres carrés du Parc. A droite, « Le Portail » et le Roc de la Chaire dans le troisième Canyon.



Photo © Parks Canada

Parc national Kluane et Monument national de Wrangell-Saint-Elias (Canada – Etats-Unis) □

La plus vaste réserve naturelle du monde s'étend de part et d'autre de la frontière rectiligne qui sépare l'Alaska du territoire canadien du Yukon. En la signalant dans une candidature conjointe les gouvernements d'Ottawa et de Washington avaient déclaré : « Le parc national Kluane et le Monument national Wrangell-Saint-Elias constituent une ressource commune qui demeure intacte en tant que système naturel indivis... et que sa valeur, croyons-nous, rend digne de figurer au patrimoine mondial ». En effet, il s'agit d'une immense chaîne de glaciers dont la plupart sont en expansion, appuyés à un système montagneux qui comprend douze

sommets de plus de 4.500 mètres. Par suite du frottement de la plaque du Pacifique et de l'écorce continentale ces montagnes bougent et grandissent. Les séismes sont fréquents, les volcans abondent, des sources chaudes jaillissent. Plus de trente rivières sauvages charrient de lourdes charges de limon et de roches arrachées par les glaciers aux montagnes qu'ils découpent. Sans cesse elles construisent des terrasses, des plaines, des deltas. Ces terres, où les ruées vers l'or (de 1893 à 1915) n'ont laissé que quelques traces dérisoires, continuent indéfiniment de se façonner. Ci-dessous, le glacier Nabesna dans le nord du parc.

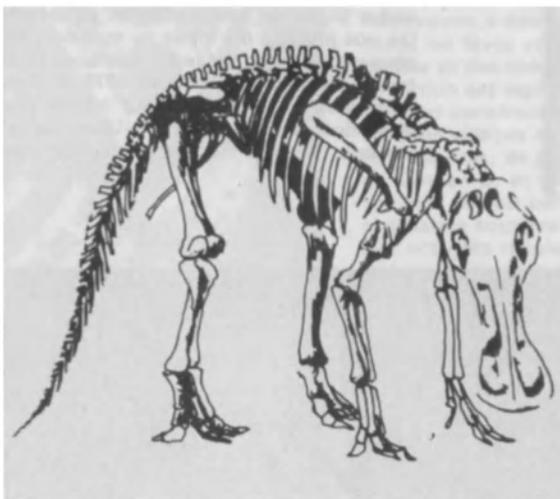
Photo M. Woodbridge Williams © National Park Service, US Department of Interior



Parc provincial des dinosaures (Canada) ■

Dans cette partie de l'Alberta où les « mauvaises terres » ravinées par l'érosion sont une féerie de mesas, de pyramides, de buttes, de puits, de lignes de partages des eaux affûtées comme des lames, les méandres de la rivière Red Deer forment de larges terrasses couvertes d'une végétation luxuriante. L'abondance des oiseaux y est remarquable, autant que leur variété. Les rives sont peuplées de migrants chanteurs ; et en hiver grâce à leur micro-climat tempéré elles offrent un refuge aux ongulés indigènes, tels que l'antilope dicranocère et le daim à queue blanche. Il y a 70 millions d'années, sous un autre climat, elles attiraient des animaux assez différents : les grands reptiles de l'ère secondaire. Nulle part au monde on ne trouve pareil gisement de fossiles. De 1910 à 1917, à l'époque où les paléontologues de tous pays venaient fébrilement fouiller les bords de la Red Deer, on en a mis au jour une soixantaine d'espèces différentes. Plus de 300 spécimens de dinosaures, dont plusieurs figurent dans les grands musées

d'histoire naturelle d'Amérique et d'Europe, ont été retirés d'une bande de 24 kilomètres. Ils représentent tous les groupes que l'on connait de ces sauriens disparus. (Voir aussi couverture de dos).



Dessin © Alberta Recreation park and wildlife division, Parks division, Canada



Photos © George Van Der Vlugt, Parks Canada



Photo © George Lupien Parks Canada

Photo © Benqt Schonback, Parks Canada

Parc historique national de l'Anse aux Meadows (Canada) ●

Depuis qu'on lit hors des pays nordiques les épopées islandaises du moyen-âge qui narrent les aventures de Leif et de Thorvald, fils d'Eric le Rouge, leurs navigations vers l'ouest, leurs découvertes de terres inconnues qu'ils nommèrent « des pierres plates », « des forêts », « du vin » ou « des pâturages », beaucoup d'amateurs, en dépit de l'incrédulité générale, ont cherché les preuves de ces voyages sur les côtes des Etats-Unis et du Canada. Des archéologues les ont trouvées enfin, il y a vingt ans. Le site de l'Anse aux Meadows (ou Anse au Midi), ci-

dessus, sur la Baie des Epavés dans le nord de l'île de Terre-Neuve, est formé d'une terrasse où subsistent les vestiges de huit constructions : trois grandes maisons d'habitation longues de 24 mètres, larges de 4,5 mètres en moyenne, une forge et quatre ateliers. Ces structures aux murs de terre très épais soutenant des charpentes de bois à forte pente avaient des sols en sable tassé et des foyers en pierre. Outre les scories et les morceaux de fer, on y a déterré des objets de pierre, d'os, de cuivre et de bronze, tous d'origine scandinave (fenêtre : lampe à huile en pierre,

type période Viking). L'analyse du site au radiocarbone date l'ensemble du 11^e siècle. A l'Anse aux Meadows des Européens venus d'Islande par le Groenland et des hommes du « nouveau » continent - en ce cas des Esquimaux Beothuks - se sont rencontrés pour la première fois, 400 ans avant Christophe Colomb.

Horizontal : épingle en bronze, type période Viking.

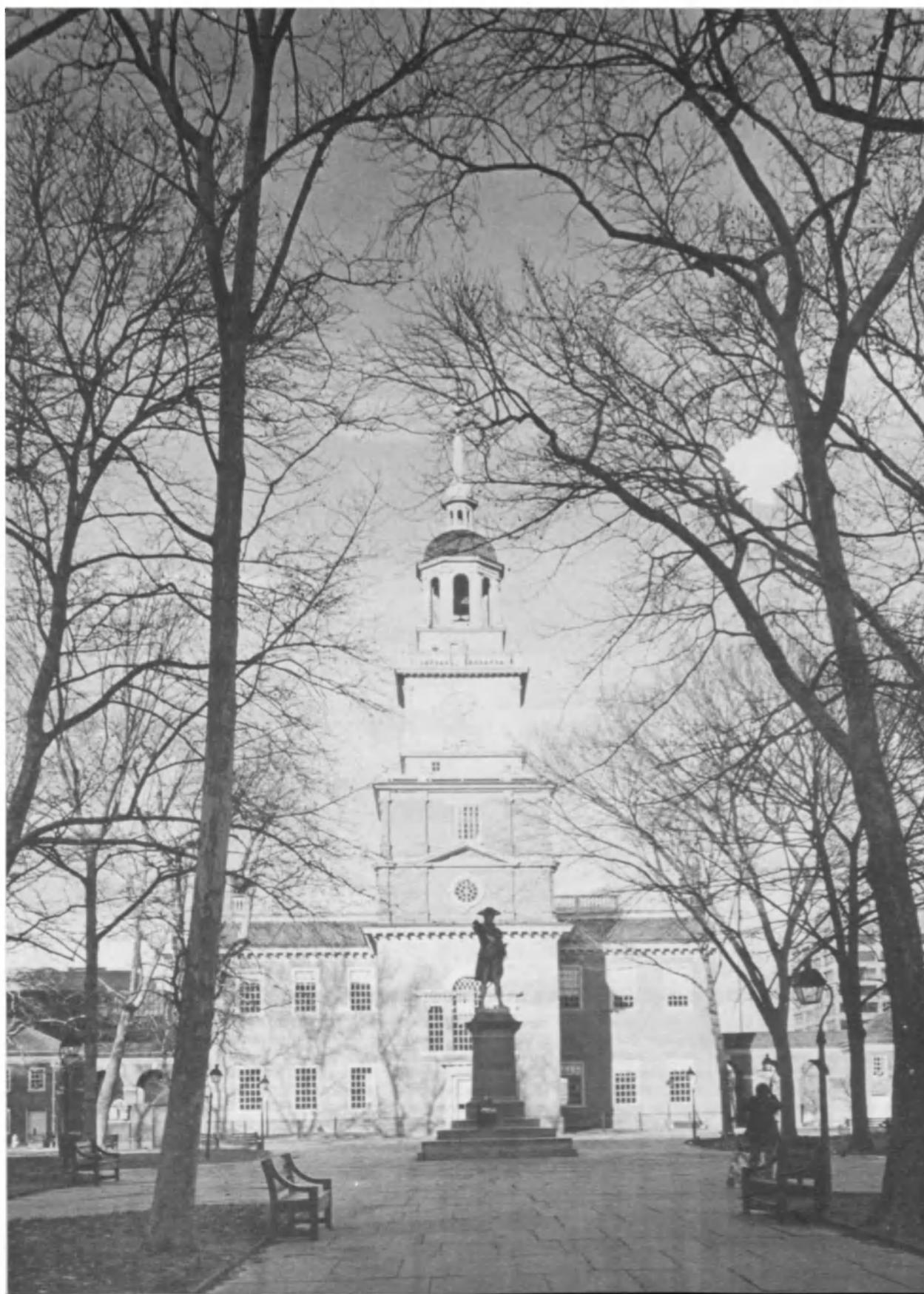
Vertical : planche provenant d'une embarcation nordique.

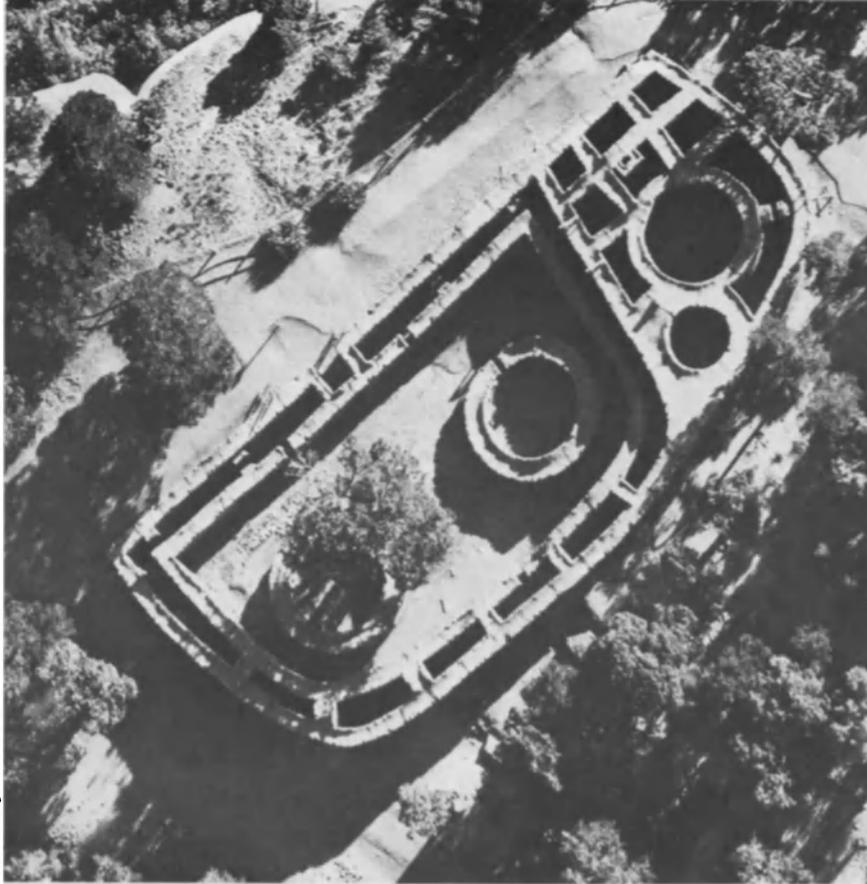


Independence Hall (Etats-Unis) ■

En 1732 l'avocat Andrew Hamilton, aidé du maître charpentier Edmund Wooley entreprit à Philadelphie la construction d'une grande demeure de briques rouges dans le style classique anglais. Il voulait simplement donner à l'assemblée provinciale de Pennsylvanie un cadre digne de ses modestes délibérations. De nos jours, il n'y a pas au monde d'édifice plus pieusement préservé, restauré et entretenu. C'est qu'à partir de 1775 il abrita le « congrès continental » qui luttait pour la libération des futurs Etats-Unis. Sous ces lambris George Washington fut nommé

commandant-en-chef. C'est là que fut adoptée et signée la Déclaration d'Indépendance qui enflamma les révolutionnaires de l'époque. C'est là que fut rédigée la Constitution qui a servi de modèle sur tous les continents et qui est maintenant la plus ancienne du monde. Chaque année quelque quatre millions de visiteurs parcourent les salles du Hall de l'Indépendance et montent au campanile élevé en 1753, pour accueillir la cloche fameuse qui porte l'inscription : « Proclame la liberté dans tout le pays à tous ses habitants ».





Mesa Verde (Etats-Unis) □

Dans le sud-ouest du Colorado le « plateau vert » creusé de vallées et couvert d'un maquis de pins pignons et de genévriers s'incline doucement du nord au sud entre 2600 et 1800 mètres d'altitude. Au 6^e siècle de notre ère un peuple nommé Anasazi vient y établir des campements et des habitations à-demi enterrées, y cultiver le maïs, les fèves et les courges, y élever des dindes et des chiens de chasse. Son évolution est rapide. Entre 700 et 1100 les Anasazi construisent sur les hautes terres de vrais villages de plus en plus denses, faits de bois, de pierre et d'argile, groupés en L ou en U, et comportant, le plus souvent en leur centre, des salles circulaires souterraines, les *kivas*, destinées aux activités religieuses. L'architecture, la poterie, le tissage du coton ne cessent de progresser, de même que l'agriculture à mesure que la population augmente : on aménage des terrasses, des réservoirs, des fossés d'irrigation. Soudain, au 13^e siècle, les villages se serrent dans des cavernes, s'enfoncent dans les falaises, on n'y accède que par des échelles. Epuisement du sol ? Période de sécheresse ? Attaques des nomades Uté ? Luites intestines ? Un jour les Anasazi émigrent vers le sud (où sont encore leurs descendants appelés Pueblos) et seule la *Mesa Verde* déserte conserve sur 3800 sites relevés les témoignages de leur histoire. A gauche : le temple du soleil.



Parc national de Yellowstone (Etats-Unis) ●

Au début du 19^e siècle les trappeurs et les chercheurs d'or qui s'aventuraient dans les régions mystérieuses du nord-ouest du Wyoming en rapportaient des contes à peine croyables : ils avaient vu des chutes d'eau vertigineuses, des fontaines bouillantes, un grand lac plein de truites géantes. En conséquence trois expéditions furent organisées entre 1869 et 1871... pour constater que les contes étaient fort au-dessous de la réalité. Les indescriptibles paysages de Yellowstone représentent les annales en pleine évolution de l'histoire du volcanisme. Vingt-sept forêts fossiles gisent sous les pluies de cendre qui les ont englouties il y a 50 millions d'années. Au pied des montagnes, vestiges de volcans, jaillissent par centaines les sources chaudes et les geysers. Les formations de lave ont provoqué la plupart des chutes d'eau dont les plus connues sont celles de la rivière Yellowstone dans son profond défilé multicolore. Devant ces phénomènes on comprend l'émotion quasi religieuse éprouvée alors par les Américains ; son résultat a été plus étonnant. En 1872 le Congrès des Etats-Unis affecta toute la région à la création d'un « parc public ou zone de loisirs » de 9000 km². Pour la première fois un gouvernement venait de décider de laisser à l'état sauvage un immense territoire pour « veiller à ce qu'il soit préservé à jamais ».



Parc national du Grand Canyon (Etats-Unis) ●

Quand le fleuve Colorado traverse l'Arizona la géologie se donne en spectacle. Ici l'écorce terrestre a été soulevée à 2 500 mètres au-dessus du niveau de la mer, puis les eaux ont entaillé cette masse pour emporter chaque jour à la mer des milliers de tonnes de terre et de roches. A présent, le Canyon, long de 440 kilomètres dans un fond de vallée qui varie entre 200 mètres et 30 kilomètres de large, atteint une profondeur de 1 500 mètres, de sorte qu'il enferme dans ses murailles le panorama complet d'une révolution géologique qui dure depuis deux milliards d'années.

Chacune des ères dans lesquelles on divise l'histoire de la terre y a étagé des témoignages parfaitement préservés, depuis le précambrien inférieur jusqu'aux formations du quaternaire. Presque toutes les zones climatiques du globe y sont également exposées, et des rives du fleuve aux lèvres de la vallée la flore et la faune passent par degrés du désert sub-tropical aux Alpes enneigées, du royaume des cactus et des serpents aux grandes futaies de trembles et de sapins.

Photo © John Green, Amherst, Etats-Unis

Photo Division of International Affairs, U.S. Park Service, Washington, D.C.



Parc national des Everglades (Etats-Unis) ■

Rivières d'herbe. Paradis des orchidées. Fraternité paradoxale du frêne et du palmier, du mûrier et du gommier rouge, des palétuviers et des chênes. Refuge de soixante espèces de reptiles, parmi lesquelles l'alligator prospère royalement tandis que le crocodile essaye de survivre. Dernière retraite du puma de Floride, du lamantin et de l'ours noir. Immenses colonies de grues, d'ibis et de hérons. A la pointe sud de la Floride, le Parc des Everglades qui s'étend sur 567 000 hectares fait partie d'une cuvette peu profonde où le climat, la pluie et les eaux qui s'écoulent lentement du lac Okeechobee composent un paysage étrange fait de frontières imprécises et de subtiles harmonies biologiques. Ici se rencontrent l'Amérique tempérée et l'Amérique subtropicale, l'eau douce et l'eau salée, l'énorme développement urbain de Miami et la nature absolument sauvage. Ici se mêlent, à peine discernables, la terre, le ciel et la mer. A gauche, Spatule Rose d'Amérique.





Zone de conservation de Ngorongoro (Tanzanie) ■

Entre deux immenses parcs nationaux la Tanzanie a créé une zone de protection dans laquelle on ferait tenir à l'aise deux ou trois pays d'autres continents : cette zone, autour du cratère de Ngorongoro, couvre environ 81 000 kilomètres carrés. C'est qu'elle contient beaucoup d'autres cratères, qui sont parmi les plus vastes du monde ; des bords de celui d'Empakaai où dort un lac profond, on aperçoit, tout proches, les volcans en activité de la montagne d'Oldonyo Leng'ai. La protection des ressources naturelles - l'eau, le sol, la faune et la flore - est évidemment la première tâche des autorités responsables, qui ont su trouver les accommodements souhaitables avec la population locale, les éleveurs Masaï, mais qui ont à lutter durement contre le braconnage afin de sauvegarder des espèces menacées : panthères, rhinocéros, hippopotames. Cependant dans cette zone le site le plus connu appartient à la culture. C'est la Gorge d'Olduvai où les archéologues ont exhumé le crâne d'un hominidé qualifié d'*homo habilis*, notre plus lointain « ancêtre ».

Parc national des Virunga (Zaïre) ●

Situé presque tout entier dans le Kivu, le parc des Virunga, d'une incomparable diversité, englobe les deltas marécageux et les plaines de lave, monte des savanes aux volcans et jusqu'aux neiges éternelles du Ruwenzori, à plus de 5 000 mètres d'altitude (notre photo). Le long de ses rivières et de ses lacs les concentrations de mammifères sont les plus fortes de la planète, 20 000 hippopotames n'en formant qu'une petite partie. Dans ses montagnes vivent les gorilles. Le Nil Blanc y prend sa source, les « Montagnes de la Lune » trouvent enfin leur place. Les oiseaux de Sibérie y passent l'hiver. Sujet de fierté pour le peuple du Zaïre, ce parc national qu'ont menacé plus d'une fois des trafiquants étrangers, est constamment surveillé par les patrouilles de l'Institut Zaïrois pour la Conservation de la Nature. Trente gardes sont tombés les armes à la main pour le défendre.

Photo © CAT-C E D R.I. Paris



Photo Georg Gerster © Rapho, Paris

Forts et châteaux du Ghana □

La république du Ghana garde sur son littoral un étonnant alignement de forts et de châteaux de toute taille, quelques-uns en ruines, d'autres bien conservés. Ils ne rappellent ni conquête ni exploration, ils n'étaient même pas faits pour des entreprises militaires : le commerce - ou, si l'on préfère, la soif de l'or - était leur raison d'être. Les Portugais, qui pensaient s'assurer le monopole du trafic de ce pays qu'on allait nommer la Côte de l'Or, construisirent les premiers dès la fin du 15^e siècle. (Elmina, « La Mine », qu'on voit sur la photo, date de 1482). Cent ans plus tard leurs concurrents se mirent à élever les leurs à l'est et à l'ouest sur tous les promontoires et à toutes les embouchures qui semblaient garantir la sécurité des navires et la facilité des transactions avec les populations locales. Il y eut ainsi des forts hollandais, britanniques, danois, allemands, suédois, - une quarantaine en tout qui changèrent de mains plusieurs fois, généralement avec la complicité des chefs africains qui louaient, prêtaient ou vendaient les terrains et profitaient du transit des marchandises : l'or d'abord, puis le bois, l'ivoire, les cotonnades, l'huile de palme et surtout, pour finir, les esclaves. Ce commerce devenu périlleux, les Danois en 1850, les Hollandais en 1872 vendirent leurs établissements aux Britanniques. Aujourd'hui le gouvernement du Ghana occupe le grand château de Christiansborg à Accra ; celui d'Elmina abrite une école de la police, la forteresse de Cape Coast devient musée d'histoire et centre de recherche. Sept autres servent à l'hébergement des touristes.



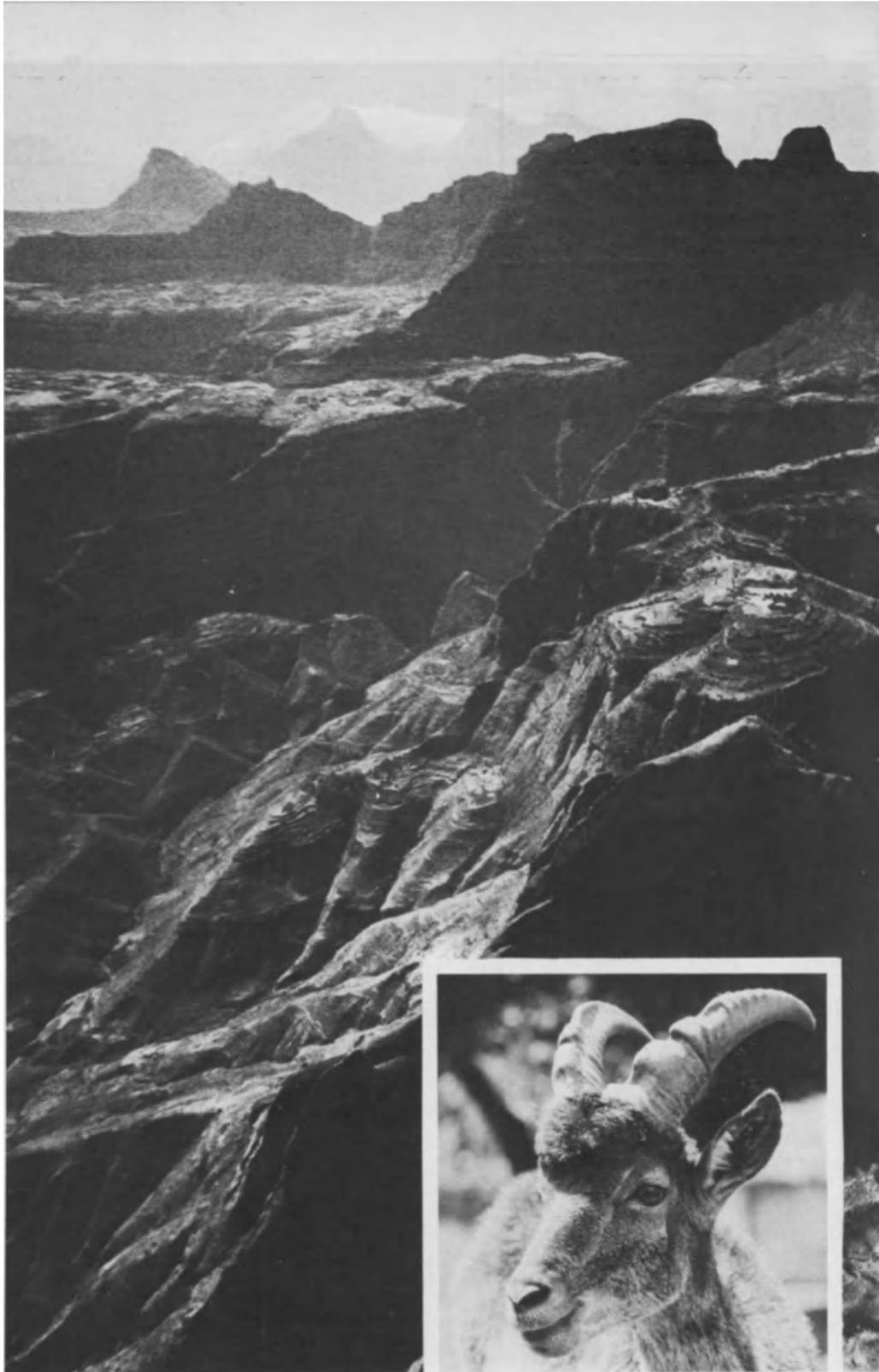
Photo Frank Johnson © Ghana Museums and Monuments Board, Accra



Parc national du Semien (Ethiopie) ■

Au nord-ouest du plateau éthiopien la splendeur des montagnes est légendaire : une érosion gigantesque a ciselé les pics, enfoncé les vallées, taillé des précipices verticaux de mille et quinze cent mètres. C'est la région du Semien, dans laquelle survivent des animaux devenus extrêmement rares, tels que le walia ibex (voir photo), le babouin du Gelada, et le renard du Semien. C'est surtout pour protéger ces espèces que l'on a créé en 1969 le parc naturel du Semien, où sont organisées à présent des randonnées que le tourisme éthiopien qualifie à juste titre « d'aventures inoubliables dans une nature sans limite. » Malheureusement le parc est en danger. La population avoisinante, d'une grande pauvreté, y mène ses troupeaux, coupe les arbres, allume des feux de brousse, et laisse peu de place aux animaux menacés que l'on ne compte plus guère que par dizaines. Les autorités responsables se proposent donc d'offrir à ces agriculteurs marginaux des terres plus fertiles et moins fragiles, loin du Parc.

Photos Georg Gerster © Rapho, Paris



Fasil Ghebbi, région de Gondar (Ethiopie) ●

Gondar, capitale permanente de l'Ethiopie aux 17^e et 18^e siècles (auparavant la capitale se déplaçait avec la tente du négus) s'efforce de conserver les châteaux que lui a laissés la monarchie de ce temps. Le premier est celui du roi Fasilidès (1632-1667), construction massive, carrée, aux murs de pierres noires, avec quatre tours d'angle rondes terminées par de petites coupes, une cinquième tour quadrangulaire et crénelée surplombant le tout. A l'intérieur subsistent, dénudés, les appartements et les salles de réception dont plusieurs visiteurs, à l'époque, ont décrit le décor somptueux. Moins vastes, les autres châteaux montrent diverses

Photo Georg Gerster © Rapho, Paris



innovations architecturales : architraves, corniches, encadrements de pierre ; s'y ajoutent des édifices secondaires : chancellerie du roi Yohannès, fosse aux lions, maison des épousailles, petit palais de la reine Mantouab, passages couverts, habitations des dignitaires et des gardes, sans compter les églises où le souverain entendait la messe chaque jour. Dans tout cet ensemble s'imposent certaines ressemblances avec les demeures rurales du continent voisin. Mais l'œuvre est vraiment éthiopienne, même si l'influence portugaise s'est exercée sur les modes de construction. A gauche : château de Fasilidès.



Photo Georg Gerster © Rapho, Paris

Eglises creusées dans le roc à Lalibela (Ethiopie) □

Pendant des centaines d'années les Ethiopiens avaient bâti dans plusieurs de leurs provinces des églises blotties dans des grottes et des sanctuaires creusés à l'intérieur des falaises, ne laissant voir que des façades ornées qui font penser aux sépultures de Pétra, en Jordanie. Mais (vers le début du 13^e siècle probablement) la virtuosité de leurs artisans a créé ces œuvres stupéfiantes : des églises totalement excavées. Les blocs de 50 ou 100 mètres carrés préalablement isolés du sol de tuf rose, puis évidés et décorés à l'extérieur comme à l'intérieur, ont toute l'apparence d'églises construites en pierres ; c'est chaque fois une seule pierre taillée et sculptée. Les plus célèbres de ces monuments sont les onze églises de Lalibela, gros bourg qui fut la capitale du roi qui lui a donné son nom et qui demeure une cité sainte. Chacune d'elles se distingue par son plan et ses proportions, par son style, par ses bas-reliefs et ses peintures murales. L'ensemble, invisible dans l'immense paysage que domine le Mont Abouna Joseph, représente secrètement une pieuse topographie de Jérusalem, où chaque édifice marquerait une étape de la vie du Christ.



Photo © Du Bos, Atlas Photo, Paris

Le Caire islamique (Egypte) ■

Quand ils entrèrent en Egypte, moins de vingt ans après l'hégire, les Arabes propagateurs de leur foi nouvelle s'installèrent bien à l'écart des grandes villes. Le camp qu'ils établirent au nord de Memphis au pied d'une forteresse romaine fut leur première capitale : Fostat, « la Tente ». Cette austérité n'eut qu'un temps. Deux siècles plus tard Ahmed Ibn Touloun fondait un quartier autour de la belle mosquée qui porte son nom. Encore cent ans et, toujours en aval sur la rive droite du Nil, s'élevait Le Caire (*El Qahirah*, « La Victorieuse »). Dès lors, ville d'affaires, centre culturel et théologique, siège de puissantes dynasties politiques et religieuses, la capitale allait devenir la plus grande ville islamique du moyen-âge. On y dénombre aujourd'hui 600 monuments historiques de haute valeur : mosquées, collèges, églises et couvents, bâtiments militaires, palais et marchés. De plus, une bonne partie de la trame urbaine a subsisté. Car malgré les dangers qui pèsent ici, comme sur tous les centres anciens où vit une population pauvre et trop nombreuse, Le Caire conserve toutes ses « villes » successives, des origines au 19^e siècle. Ci-dessus : la mosquée Ibn Touloun. Voir aussi couverture de dos.



Photo © Centre de documentation et d'études sur l'ancienne Egypte, Le Caire.

Musée en plein air de Nubie et d'Assuan (Egypte) □

Les victoires de la campagne internationale lancée en 1960 par l'Unesco ont fait connaître en tous pays les extraordinaires monuments de Nubie dont l'appréciation était réservée naguère aux privilégiés. Maintenant il suffit de prononcer les noms d'Abou Simbel et de Philae pour évoquer (en même temps que les exploits techniques du sauvetage) la beauté des grands temples creusés dans la falaise au 13^e siècle avant notre ère en l'honneur des images de Ramsès II et de la reine Nefertari et des grandes divinités de l'Egypte : Amon Rê, Rê-Horakhty, Ptah-Tatenen, Hator... et l'île aux sanctuaires pieusement ciselés où les Nubiens entretenirent le culte d'Isis jusqu'en 552 après J.-C. Mais il faudrait citer encore Amada où l'on a regroupé des temples des 15^e et 13^e siècles, et Kalabcheh, construit à l'époque romaine sous l'empereur Auguste. En outre, des édifices et des sites que le haut-barrage ne menaçait pas sont inclus dans cet exceptionnel « musée de plein air » : les monuments de fonctionnaires égyptiens des troisième et deuxième millénaires témoignent de l'importance d'Assuan, ville frontière, point de départ des activités militaires ou commerciales dirigées vers le Sud. Ci-contre : détail d'un colosse du temple de Gerf Hussein.



Photo Erich Lessing © Magnum, Paris

Thèbes antique et sa nécropole (Egypte) ●

Au douzième millénaire la cité de Thèbes - maintenant cachée sous la ville de Louxor - devint la capitale non seulement de l'Egypte réunifiée et libérée des envahisseurs, mais aussi d'un empire qui s'étendait jusqu'à l'Euphrate. Elle consacra alors ses richesses à construire des temples : les ensembles monumentaux de Karnak et de Louxor, jadis reliés sur deux kilomètres et demi par une allée de béliers, que l'on a récemment mise au jour en partie. Il y a 2000 ans les voyageurs venus d'Asie, de Grèce et d'Italie admiraient, comme les touristes d'aujourd'hui, le temple d'Amon Rê que les prêtres-architectes ne cessaient d'agrandir, à l'ouest vers le Nil, au sud vers le temple de la déesse Mout, au-delà

d'un lac sacré. A Louxor les bas-reliefs et les portiques perpétuent les raffinements esthétiques des 14^e et 13^e siècles avant notre ère, d'Aménophis III à Ramsès II. Sur l'autre rive les galeries décorées des tombes royales et privées, toutes creusées dans le roc, illustrent les croyances, les événements historiques et la vie quotidienne de ces époques. Plus émouvant peut-être, le village où durant des siècles vécurent des générations de maçons et d'artistes employés à ces chefs-d'œuvre a été préservé pour témoigner des conditions de vie des travailleurs auxquels nous devons le décor des rois et des dieux. Ci-dessus : intérieur de la chambre funéraire de Sénoufer.

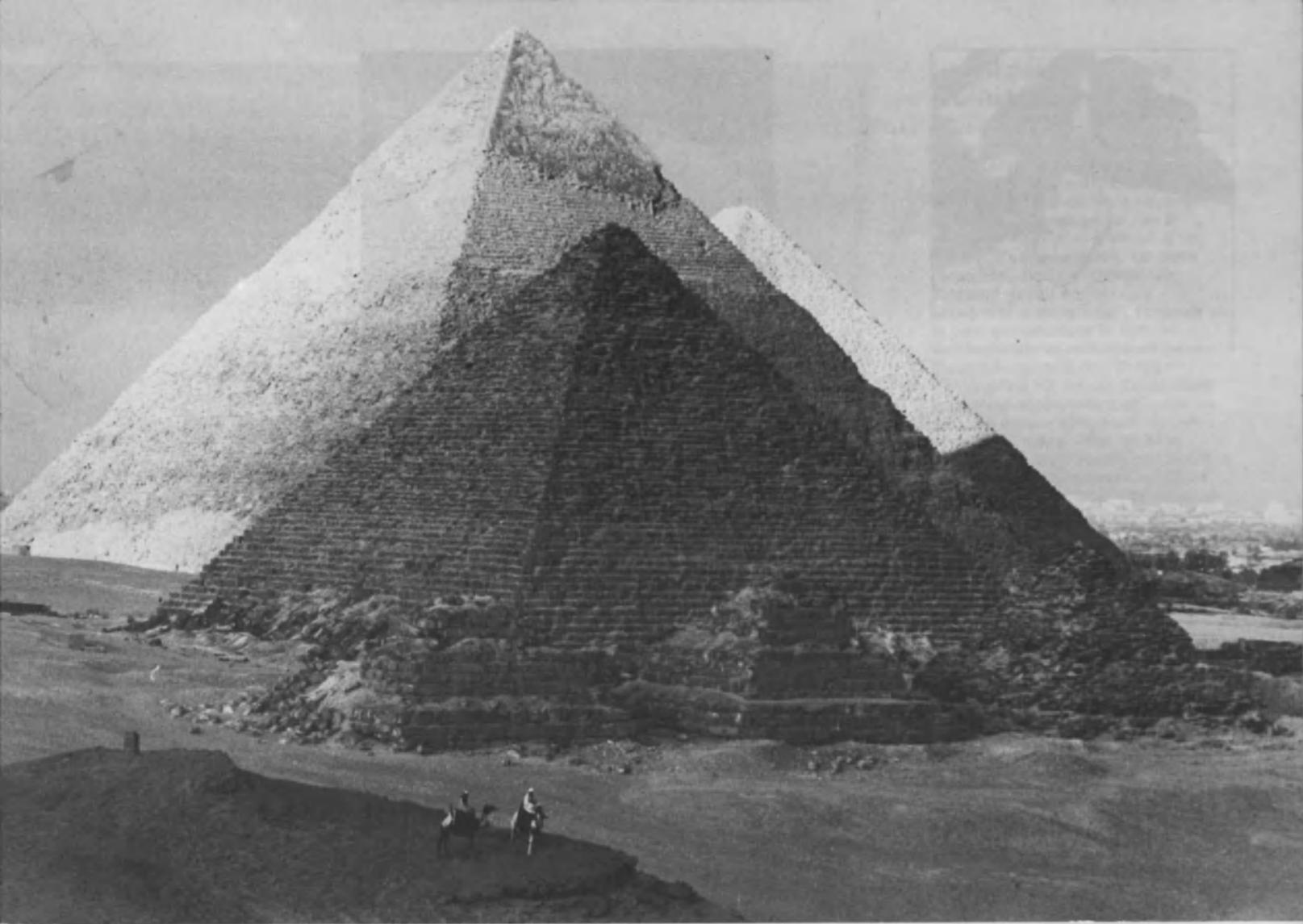


Photo John G. Ross © Rapho, Paris

Memphis et sa nécropole. Les zones de pyramides de Guizeh à Dahchoûr (Egypte) ○

La fondation de Memphis remonte aux origines du plus ancien Etat de l'histoire humaine, créé par l'union des royaumes de Haute et Basse Egypte il y a 5000 ans. Capitale jusqu'à l'an 2150 avant notre ère, elle demeura ensuite un centre militaire, administratif et surtout religieux, où Alexandre et ses successeurs devaient encore se faire couronner pharaons. Pourtant la ville ne laisse voir d'elle-

même que quelques statues colossales, les ruines d'un temple et la salle d'embaumement des taureaux sacrés : ses monuments les plus vastes et les mieux conservés sont, au nord et au sud dans d'immenses faubourgs silencieux, ceux qu'elle a édifiés pour ses morts. Pyramides des rois Kheops, Khephren et Mykerinos à Guizeh (voir photo), temples solaires à Abou Gorab et Abou Sir ; à

Sakkarah complexe des pyramides de dix autres rois et tombes fastueuses des hauts dignitaires ; à Dahchour monuments de Snefrou et tombeaux pareils à des coffres de bijoux... Il n'existe pas d'architecture plus célèbre, et pour les archéologues du 20^e siècle les réserves d'art et de littérature de Memphis ne sont pas épuisées.

Abou Mena (Egypte) ◇

En 296, aux confins du désert de Lybie, près du lac de Mariut au sud d'Alexandrie, et non loin d'une source, des chrétiens enterrèrent le corps, que l'on venait de rapatrier, d'un soldat mort sur les bords de la Mer Noire. Cet Egyptien enrôlé dans l'armée romaine y avait été supplicié en proclamant sa foi. Bientôt sur le tombeau de ce martyr - saint Menas, Abou Mena - il y eut des miracles. La source guérissait. On bâtit une église, un monastère, puis une autre église et d'autres encore, des hôtelleries, des fours, des bains publics. Car pendant 400 ans l'humble bourgade devenue ville sainte fut un lieu de pèlerinage si fameux qu'au début du 5^e siècle l'empereur Arcadius y fit construire une grande basilique à trois nefs et cinquante-six colonnes de marbre. Les vestiges des ateliers (pressoirs, fabriques d'ampoules pour la distribution de l'eau de saint Menas) des bâtiments conventuels, du baptistère et surtout des églises (voir photo) sont d'autant plus précieux qu'ils témoignent de la première rencontre des architectures de l'Egypte et de l'Europe.



Photo © Institut archéologique allemand, Le Caire



Photo © André Martin, Paris



Le site archéologique de Carthage (Tunisie) ■

Collines vertes, falaises d'ocre et plages blondes à la lumière d'un golfe splendide, le site de Carthage désormais protégé révèle peu à peu ses trésors. Plusieurs grandes demeures bâties dans des jardins au 18^e siècle pour des personnages de la Régence tunisienne semblent encore veillées par les sanctuaires de l'islam mystique et militaire du moyen-âge. Au bord de la mer, ou éparées dans les villas modernes, ou au milieu des champs de blé se dressent les ruines de la grande ville romaine qui fut métropole de la province alors appelée Africa. Au-delà - au-dessous - apparaissent les vestiges calcinés de la capitale de l'empire carthaginois disparu, et partout le souvenir de la princesse, venue de Tyr la Phénicienne, au pied du Liban, pour fonder ici sa « Ville-Neuve », *Kart Hadasht*, il y a 2 600 ans. Ci-dessus : lampe en forme de grenouille et tête divine (3^e siècle avant J.-C.). A gauche : le port militaire d'époque punique et l'isthme entre la mer et le lac de Tunis.

Photo © Luc Joubert, Paris



Photo © Jacques Pérez, Tunis

La Médina de Tunis (Tunisie) □

Proche de Carthage, au moins aussi ancienne qu'elle, la bourgade de Tunis tassée sur ses collines au fond de la lagune était sans renommée lorsque le conquérant Hassan Ibn An-Nooman, au 8^e siècle, la dota d'un arsenal, d'un port et d'une mosquée. Or cette mosquée, dite de l'Olivier (*Ez Zitouna*) devait abriter une université prestigieuse ; l'arsenal et le port annonçaient la fortune commerciale et militaire du pays. Devenue capitale de l'Ifriqiya (Tunisie) au 12^e siècle, Tunis allait être considérée, avant et après les guerres turco-espagnoles du 16^e, comme une des villes les plus riches de l'islam. Remarquablement préservée, c'est aujourd'hui l'une des plus accueillantes. Au cœur de la métropole moderne la médina et ses deux faubourgs apparaissent comme des refuges de calme et de beauté discrète. Les édifices religieux et les demeures patriciennes y sont pour la plupart aussi vivants que les rues marchandes vouées aux corporations depuis le 13^e siècle. Les autorités tunisiennes s'attachent à y préserver les monuments historiques que l'on compte par centaines. Elles veulent surtout sauvegarder la cité elle-même qui est tout entière, en soi, un monument. A gauche, Tunis, rue du Pacha.



Photo B. Brake © Rapho, Paris

L'Amphithéâtre d'El Jem (Tunisie) ●

Certaines villes antiques paraissent provocantes : celles dont les sources écrites ne parlent presque pas. Telle est Thysdrus, dans le Sahel tunisien, plus secrète que le village d'El Jem (la « forêt de colonnes ») qui en occupe le site. Les splendides mosaïques que l'on découvre sur le sol de ses villas arasées montrent quelle fut sa prospérité au 3^e siècle de notre ère, mais n'en disent pas clairement la cause et n'expliquent guère pourquoi ses citoyens construisirent à cette époque un amphithéâtre de 35 000 places. C'est aujourd'hui l'un des mieux conservés, malgré l'usage qui en a été fait après le temps de Rome et des jeux. Il a servi de citadelle aux Byzantins et de repaire aux tribus de la région quand elles se rebellaient contre le pouvoir : par deux fois les troupes beylicales l'ont attaqué au canon. Récemment on a donc dû restaurer des voûtes, des escaliers, des piliers de façade. Mais pour l'essentiel, en dépit des brèches, les étages d'arcades de style corinthien, l'infrastructure des gradins, le mur du podium, l'arène, les souterrains avaient résisté à toutes les atteintes du temps et des hommes.



Le cavalier de Madara (Bulgarie) ■

Le souvenir des premières tribus bulgares venues des steppes orientales, encore nomades, pour s'installer dans les territoires balkaniques de l'empire byzantin est glorieusement enraciné dans un village de l'est de la Bulgarie : Madara. Dans les roches abruptes qui coupent le plateau de Madara un sculpteur inconnu a taillé à vingt mètres du sol un monument à la victoire de son prince ou de son clan. Un cavalier presque aussi grand que nature. Un chien courant le suit. Le cheval piétine un lion. Ce bas-relief peut rappeler des œuvres analogues en Iran et dans les anciennes provinces de l'empire perse ou parthe, mais il est unique en Europe. Daté du 8^e siècle, il porte des inscriptions grecques relatives aux événements de l'époque des Khans bulgares Tervel, Kormisos et Omurtag (705-831). Resté intact depuis ces temps lointains, le bas-relief souffre des moisissures, lichens et bactéries qui vivent sur la roche. Avant tout traitement chimique les conservateurs ont décidé la pose d'un couvercle amovible pour le protéger.



Photos © Vasil Etimov, Sofia, Institut national bulgare des monuments culturels

Eglises rupestres d'Ivanovo (Bulgarie) □

Aux époques thrace et romaine des gens avaient habité les grottes que longe la rivière Roussenski Lom près du village d'Ivanovo, dans le nord-est de la Bulgarie. A la fin du 12^e siècle, sous l'impulsion du premier patriarche bulgare Joachim 1^{er}, des moines sont venus tailler ces grottes, les réunir par un réseau de galeries et d'arcades de bois, y aménager des églises, des chapelles, des cellules. Jusqu'en 1396 les constructions ont continué, et peu à peu presque tous les sanctuaires ont été ornés de peintures murales. Cinq d'entre eux ont échappé aux éboulements et conservent des fresques de la plus haute importance pour l'histoire de l'art. Particulièrement remarquable, l'église (Tzarkvata) dont l'ornementation date du 14^e siècle : le peintre de cette église se rapprochait de l'expressionnisme hellénistique. Sur les parois rocheuses fissurées et fragiles la conservation de ces œuvres pose des problèmes ardues que les spécialistes bulgares abordent avec tous les moyens financiers et techniques nécessaires. A gauche, église d'Ivanovo, fresques des voûtes.





Photo © Vasil Eftimov, Sofia, Institut national bulgare des monuments culturels

◀ Tombe Thrace de Kazanlak (Bulgarie) ●

Les Thraces, antiques habitants des territoires de la Bulgarie actuelle (ainsi que de la Turquie d'Europe) étaient renommés chez les Grecs, leurs voisins et parents, pour le talent de leurs orfèvres, l'excellence de leurs musiciens et la puissance de leurs créations religieuses : les cultes dionysiaques et le mythe d'Orphée venaient de chez eux. Les tombes très élaborées, très nombreuses que l'on explore peu à peu prouvent aussi l'originalité de leur peinture. L'une des mieux préservées, datée du 4^e siècle avant notre ère, a été découverte fortuitement en 1944 près de Kazanlak, dans le département de Stara Zagora. Construite en briques, elle comporte une chambre funéraire de 3,25 mètres de diamètre surmontée d'une coupole sur assise en ruche, et un corridor (*dromos*) recouvert d'une fausse voûte. Les fresques du dromos sont disposées en deux frises longues de 2 mètres environ sur 30 centimètres de largeur. Celles de la chambre funéraire décorent le socle, l'entablement et le haut de la coupole. Étonnantes par l'exécution, où l'on a utilisé les deux techniques de la détrempe et de la fresque proprement dite, elles le sont plus encore par les motifs, très différents des scènes mythologiques habituellement représentées dans l'art hellénistique. La composition la plus importante, la « table funéraire », serait à elle seule un élément capital de l'histoire de la peinture. A gauche, fresque de la coupole, détail.

▲ Eglises de Boyana (Bulgarie) ○

L'ancien village de Boyana n'est plus qu'un quartier de la banlieue de Sofia, mais la Bulgarie y conserve l'un des monuments les plus émouvants de son histoire. C'est une grappe de petites églises accolées, toutes trois sur plan de croix grecque à coupole et façade ornée. La première, à l'est, datant des 10^e et 11^e siècles, symbolise l'émergence d'une nation qui s'affermir peu à peu et va connaître, grâce aux liens qu'elle noue avec les cités marchandes de l'Adriatique, un remarquable essor commercial, intellectuel et artistique. Celle de l'ouest, qui a un peu plus de cent ans, marque la période du « réveil bulgare » après de longs siècles d'occupation étrangère. Au centre, l'église dite de Kaloyan, bâtie vers 1250, devrait évoquer l'anarchie féodale et la décadence, suites de l'invasion tartare qui avait ravagé le pays dix ans plus tôt. Or les peintures qu'un artiste anonyme y a achevées en 1259 sont les plus sereines et les plus vigoureuses. Elles manifestent un réalisme qui, par comparaison avec l'art raffiné de Byzance, semble appartenir à un courant populaire sorti du terroir. Cependant, qu'il s'agisse des portraits de donateurs, des personnages de la Cène ou de l'interprétation d'icônes vénérées, ce réalisme des attitudes et des visages fortement individualisés s'accompagne toujours d'une rayonnante spiritualité.



Palais et parc de Versailles (France) ■

Véritable capitale de la France à la fin du 17^e siècle et pendant le 18^e jusqu'à la révolution, Versailles est un microcosme. Le palais forme le centre d'une vaste composition dédiée à la gloire du Roi. Pour le comprendre, il faut commencer la visite par la ville et gagner le château par l'une de ces avenues rectilignes qui convergent vers la cour d'honneur. Le palais est en lui-même un monde, dont les 216 salles ne sont pas encore toutes restaurées. Les millions de visiteurs qui s'y pressent, comme autrefois les milliers de courtisans, veulent comme eux être éblouis ; à leur manière eux aussi

obéissent à un rite. Leur parcours se poursuit par les jardins aux jeux d'eaux célèbres et par les palais de Trianon. C'est à Versailles que s'est défini le classicisme français. Louis XIV avait fait choix des plus grands artistes : l'architecte Le Vau, le décorateur Le Brun, et Le Nôtre, le créateur de jardins. Mais la liste de ceux qui ont travaillé à embellir Versailles n'est pas close : la Chambre du Roi et la Galerie des Glaces viennent d'être rendues à leur splendeur première par de merveilleux artisans. Ci-dessous, façade ouest du château.

Photo Jean Feuillie ©. Archives photographiques S.P.A.D.E.M. Paris



Photo Georg Gerster © Rapho, Paris

Le Mont Saint-Michel et sa baie (France) □

Par son site insulaire, par la qualité architecturale de ses édifices et par la continuité de son histoire, le Mont Saint-Michel a mérité d'être appelé la « Merveille de l'Occident ». Ancien lieu de culte celtique, le Mont fut christianisé au 8^e siècle : un oratoire y fut dédié à l'archange Michel. Heureusement protégée par ses remparts, l'abbaye qui succéda à cette chapelle put se développer librement. La période gothique est celle de son apothéose : devant l'afflux des pèlerins, les moines se voient obligés de construire sans cesse plus haut et plus grand, en épaulant leurs bâtiments par de puissants contreforts. Ainsi naît « La Merveille », ensemble de constructions, élevé de 1211 à 1228, comprenant cinq grandes salles superposées sur deux rangs et couronné par l'admirable cloître, comme suspendu entre le ciel et la mer. Le Mont traversa ensuite des heures sombres : après la démolition partielle de l'église, la transformation de l'abbaye en prison l'altéra profondément. Les restaurations qui s'y succèdent depuis un siècle lui ont rendu sa splendeur. Aujourd'hui voué au tourisme de masse, le Mont est aussi redevenu un lieu de prière : à l'occasion des fêtes du Millénaire, quelques moines de saint Benoît ont pu s'y réinstaller.

Photo © Archives photographiques Caisse nationale des monuments historiques, Paris



Grottes ornées de la vallée de La Vézère (France) ◇

La Vézère bordée de falaises boisées, irrigue les vieilles provinces du Limousin et du Périgord. Rien ne l'aurait destinée à la célébrité si les hommes de la préhistoire n'étaient venus s'installer sur ses bords, il y a plus de cent mille ans. Etablissant leurs campements dans les « abris sous roche » des falaises, utilisant les cavités creusées dans le rocher par les eaux souterraines pour abriter leurs sanctuaires, ils ont passé ici leur existence partagée entre la chasse, la pêche et la cueillette, jusqu'à la période néolithique. L'abondance et la variété des témoignages recueillis sur cette civilisation en un siècle de découvertes fortuites et de fouilles scientifiques sont prodigieuses : 150 gisements étudiés ont déjà livré un demi-million de silex taillés et des fossiles (homme de Cro-Magnon), qui ont permis à une pléiade de chercheurs de définir la chronologie du Paléolithique. Mais ce qui a donné à la Vézère, au-delà de son renom scientifique, un prestige universel, ce sont ses chefs d'œuvre de l'art pariétal, tantôt gravés (les Combarelles), tantôt peints (Lascaux, Font-de-Gaume), qui éclairent d'un jour nouveau les origines de l'art. Ci-dessus : cheval peint de la Grotte de Lascaux.

◀ La cathédrale de Chartres (France) ●

Sur un site voué déjà au culte de la Vierge Mère, la cathédrale de Chartres marque, selon les historiens, le triomphe de l'art gothique. Une première cathédrale disparut dans un incendie en 1194. Il n'en reste que des parties de la crypte et l'essentiel du massif occidental avec son célèbre « Portail Royal » dont les statues-colonnes préfigurent le style gothique. Le reste date du 13^e siècle. C'est la rapidité de la reconstruction qui donne à la cathédrale actuelle une unité de style qui est rare dans les édifices de cette ampleur: la nef fut achevée en 1220, le chœur l'année suivante, le transept et ses deux porches en 1245. L'ensemble témoigne d'une grande hardiesse de conception architecturale : pour l'une des premières fois les maîtres d'œuvre abandonnent la tribune au profit du triforium et font porter la poussée des voûtes sur les arcs-boutants extérieurs. D'où l'ampleur des fenêtres et la place prépondérante accordée au vitrail dans la décoration intérieure. Les 173 vitraux conservés, tous posés avant 1250, occupent plus de 2000 m² et forment le plus grand ensemble de cette époque qui soit encore préservé. Ils sont aujourd'hui très malades et il faudra autant de patience que de science pour les sauver. La récente installation à Chartres du « Centre International du Vitrail » devrait y aider.

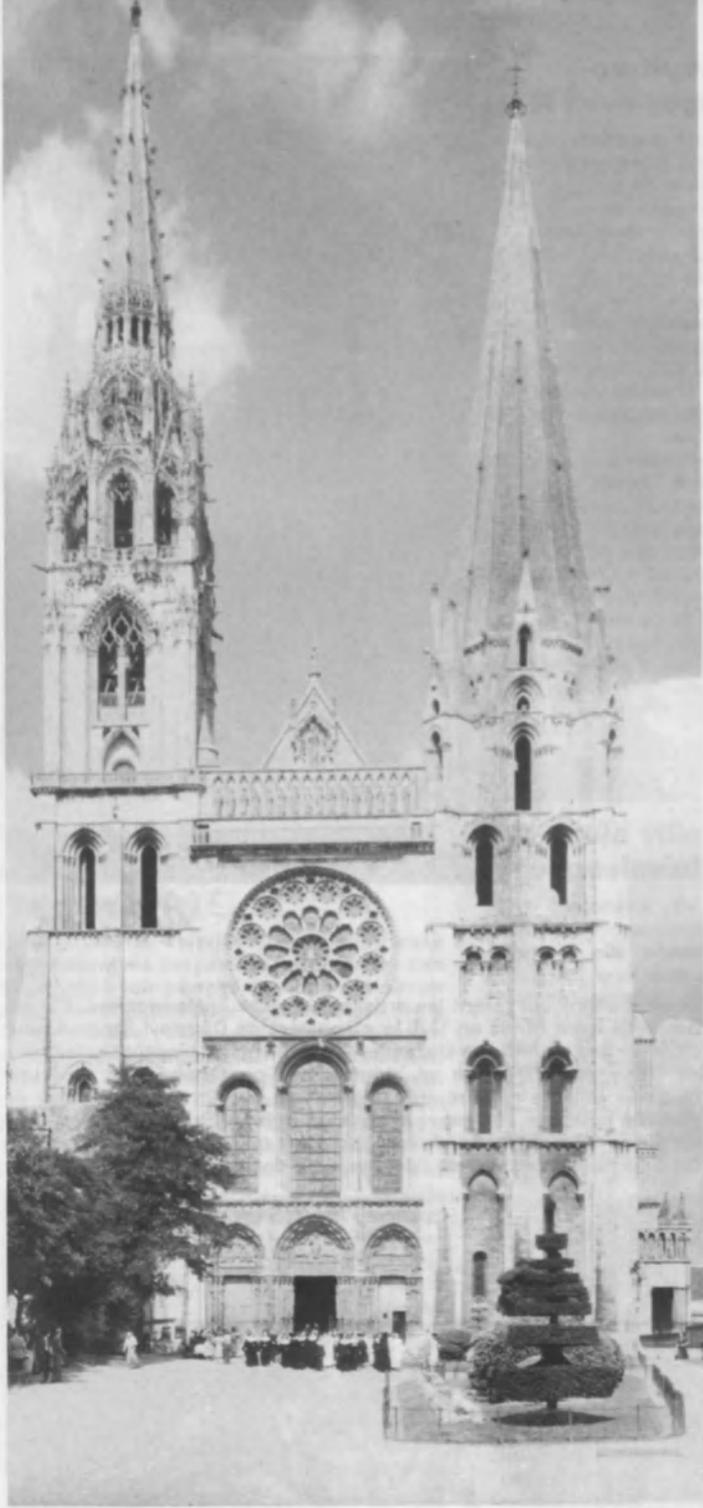


Photo Goursat © Rapho, Paris

○ Basilique et colline de Vézelay (France) ▶

Haut lieu de l'art roman, Vézelay est d'abord une colline dominant une calme vallée et un superbe horizon. Le monastère qui y fut fondé vers le milieu du 9^e siècle devint célèbre peu après l'an 1000 lorsque l'on crut y déposer les reliques d'une sainte alors vénérée par la chrétienté. Centre d'un grand pèlerinage, Vézelay fut aussi le point de départ de l'une des routes de Saint-Jacques-de-Compostelle. C'est là que saint Bernard, abbé de Clairvaux, vint prêcher la seconde croisade en présence de Louis VII et d'une foule immense en 1146. Longue de 120 mètres, l'église comprend une nef et un narthex romans (1120-1190). L'espace intérieur reste cependant d'une merveilleuse unité. La majesté des sculptures des portails, la variété et la verve des 24 chapiteaux, font de la basilique une des capitales de la sculpture romane bourguignonne. Cet admirable ensemble a bien failli disparaître : en 1840 l'église tombait en ruine lorsque sa restauration fut confiée à l'architecte Viollet-le-Duc, âgé de 26 ans, dont ce fut le premier chantier. A droite : le Christ du tympan.



Photo © Archives photographiques S.P.A. D.E.M. Paris



La contrée naturelle et culturo-historique d'Ohrid (Yougoslavie) ■

En Macédoine le lac d'Ohrid (249 km². Profondeur moyenne : 145 mètres) constamment alimenté par des sources est un des plus vieux lacs du monde. Ses eaux tièdes, bleu sombre, transparentes jusqu'à vingt mètres au moins, abritent toute une vie archaïque, presque inchangée depuis l'ère tertiaire : des fossiles vivants. Plusieurs de ses éponges sont uniques, complètement isolées. Avec de nombreuses espèces d'escargots, elles composent une faune qui constitue aujourd'hui l'un des derniers vestiges du milieu aquatique du continent avant l'époque glaciaire. D'ailleurs le lac attire les archéologues comme les naturalistes, puisque du néolithique à nos jours les établissements humains se sont succédés aux alentours sans interruption. Toutefois l'importance historique et esthétique de ces rives tient avant tout à l'œuvre des moines fondateurs qui dès la fin du 9^e siècle ont inséré dans le paysage des églises, des monastères et des écoles. Aujourd'hui, fières de leurs ressources scientifiques autant que de leur architecture, de leurs fresques et de leurs icônes, les villes d'Ohrid et de Struga, renommées pour des festivals de poésie, de musique et de folklore, veillent sur la pureté du lac, extraordinaire laboratoire naturel.



Photos © Rapho, Paris

Le vieux ras avec Sopocani, Yougoslavie ●

Entre l'an 1000 et l'an 1400 environ une nation s'est défendue sur un rocher. Elle s'est fortifiée et grandie, elle a créé sa culture distinctive autour de ce rocher : *Stari Ras*. En lutte contre l'empire byzantin et contre leurs voisins de l'Est les princes serbes y ont bâti presque en même temps une église (Saint-Pierre, la plus ancienne de la région) et un château (Gradina, première « capitale » de la Serbie indépendante, au 12^e siècle). Au pied de la forteresse, une ville - Trgoviste - et deux monastères gardent la mémoire de dignitaires et

de souverains qui furent les artisans de cette indépendance. Stevan Nemanja avait fondé en 1170 le monastère de Djurdevi Stupovi pour célébrer une victoire sur Byzance, avec une église bientôt toute ornée de fresques, à laquelle on ajouta deux cents ans plus tard une chapelle pour le roi Dragutin. Au milieu du 12^e siècle, époque de stabilité politique et d'essor économique, le roi Stevan Uros 1er créa un autre monastère, Sopocani, dont les peintures comptent parmi les plus nobles œuvres de l'art byzantin des Balkans.



Photo © Toni Schneiders, Constance



Le noyau historique de Split avec le Palais de Dioclétien (Yougoslavie) □

Gaius Aurelius Valerius Diocletianus avait soigneusement préparé sa retraite. En l'an 305, après avoir partagé l'empire romain en quatre, il abdique pour aller finir ses jours dans l'énorme palais qu'il a fait construire près de son village natal d'Aspalathos, en Dalmatie. Trois cents ans plus tard, chassée par une invasion, la population de la ville voisine, Salone, se réfugie dans ce palais, s'y installe, y bâtit ses maisons, ses ateliers, ses boutiques et ses églises. Au cours des siècles les transformations de l'architecture ont été nombreuses : il fallait bien adapter les antiques édifices à de nouvelles fonctions. Mais sous les dominations byzantine, vénitienne, austro-hongroise, la population d'Aspalathos-Spalato-Split, où l'élément croate devenait prédominant, a su utiliser les structures du palais en les détruisant le moins possible. Elle a créé une ville harmonieuse à l'intérieur des gros murs romains et laissé en état le péristyle du palais, le mausolée de l'empereur, le temple de Jupiter et jusqu'aux colonnades des rues.

La vieille ville de Dubrovnik, (Yougoslavie) ○

Les historiens de l'urbanisme ont une tendresse particulière pour Dubrovnik. D'abord elle conserve dans son enceinte tous les quartiers qui s'y sont construits successivement depuis son origine au 7^e siècle, avec des édifices privés et publics, sacrés et profanes, de chaque époque. De plus - remarquable singularité - elle possède les documents, décrets et règlements d'urbanisme qui, à partir du 13^e siècle, ont orienté toutes les phases de sa croissance et qui permettent de constater que les conceptions des planificateurs ont été constamment réalisées, ce qui est un phénomène rarissime. Il est vrai que ces conceptions tendaient en général, à donner aux places, aux rues, aux habitations et même aux constructions utilitaires un caractère majestueux qui convenait à la République de Raguse, centre d'une organisation politico-territoriale particulière, fière de ses libertés et de son rôle commercial. Il n'est pas étonnant que les réussites de ses architectes aient exercé une influence notoire sur tous les pays riverains de l'Adriatique.

Le parc national des lacs de Plitvice (Yougoslavie) ◇

La Korana, rivière de Croatie, coule ou se perd dans des rocs de calcaire et de dolomie, et soudain, avec d'innombrables vasques d'eau bleue ou vert émeraude, forme une vingtaine de lacs transparents qui s'étagent, entrecoupés de barrages de travertin, et tombent en cascades dont plusieurs atteignent plus de 20 mètres de haut, la plus grande mesurant 30 mètres. Or ce paysage de pierre et d'eau est dû à des êtres vivants. Formés d'un carbonate de calcium qui se dépose sur les mousses, les algues et les bactéries, s'y incruste et les fossilise, les barrages creusés de cavernes ne cessent de grandir ; ils s'élèvent d'un centimètre par an. Les lacs de Plitvice composent ainsi une merveilleuse architecture en mouvement dans un site que les hommes ont respecté depuis des millénaires. Parmi les massifs boisés qui enchâssent la vallée et abritent des ours et des loups ainsi que des oiseaux également rares tels que le grand tétras et le grand-duc, subsiste une forêt vierge de hêtres, de sapins et de genévriers, l'une des dernières d'Europe.



Photo © Paul C. Pet, Amsterdam

Photo © Office Yougoslave du Tourisme





Photo © Ambassade royale de Norvège, Paris



Photo © Ambassade royale de Norvège, Paris

Le quartier de Bryggen dans la ville de Bergen (Norvège) ■

Autrefois, dans le nord de l'Europe, les villes étaient en bois. Il en reste un exemple sur une rive de la vieille rade de Bergen, sur la côte ouest de la Norvège : c'est Bryggen (« Le Quai »), bourgade dont la fondation remonte au moins au 11^e siècle. Ce fut d'abord, jusque vers l'an 1300, un fief de la noblesse marchande norvégienne puis, au temps de la ligue hanséatique, une colonie de négociants allemands. Elle fut remplacée en 1754 un « comptoir norvégien » spécialisé dans le commerce de la morue séchée. Délaissée au début de notre siècle, elle renaît lentement par les soins d'une fondation publique qui acquiert et restaure les bâtiments, et mène des fouilles archéologiques sur les parcelles ravagées par le dernier incendie, qui date de 1955. Toutes sur le même plan - maisons de bois à pignons, cours simples ou doubles et celliers en pierre - les habitations qui subsistent suffisent à évoquer l'élégance austère de la ville telle qu'elle apparaissait après sa dernière reconstruction, au lendemain d'un autre incendie qui l'avait détruite en 1702. Ci-dessus : les façades sur le quai.

L'Église d'Urnes (Norvège) ●

Des trente églises à piliers de bois (*stavkirke*) conservées en Norvège, celle d'Urnes, dans le comté de Sogn og Fjordane, est considérée comme la plus belle. Construite au 12^e siècle, elle incorpore de très nombreux matériaux provenant d'un édifice plus ancien d'une centaine d'années. Ce sont surtout les sculptures - entrelacs romans d'animaux affrontés - qui ornent le portail de la façade nord, le fronton ouest de la nef et l'un des pignons du chœur. Le mobilier est à peine moins précieux : un calvaire en bois et des chandeliers de Limoges en bronze émaillé sont en place depuis le moyen-âge ; rétable, chaire, tribune, jubé, bancs et peintures murales, tout y est antérieur à 1700. De plus, l'église d'Urnes est aussi solide qu'au premier jour grâce à l'entretien dont elle fait l'objet et aux mesures de protection prises contre les fléaux qui pourraient la menacer : le feu, les parasites, les cambrioleurs.



Photo n° 13 Sémario e Centro Camuno di Studi Preistorici, Capo di Ponte.

Art rupestre de Valcamonica (Italie) □

Sur les rochers de Valcamonica, étroite vallée des Alpes centrales en Lombardie, les recherches qui se poursuivent scientifiquement depuis vingt ans à peine ont découvert 150 000 gravures. Les plus récentes ont été exécutées au début de notre ère, les plus anciennes 8000 ans avant. Depuis les premières bandes de chasseurs qui dessinaient le gibier convoité jusqu'aux agriculteurs belliqueux qui ajoutaient à leurs scènes de batailles des inscriptions en caractères étrusques, ces gravures donnent à déchiffrer la chronique d'un peuple au cours de sa longue évolution économique, sociale, culturelle et religieuse ; elles résument et éclairent quatre-vingt siècles de préhistoire européenne. Au néolithique les premiers agriculteurs camoniens représentent les cultes du soleil et des morts, les danses propitiatoires, les cérémonies d'initiation. Leurs descendants, éleveurs, puis marchands, ont une économie plus complexe ; ils inventent des idoles, des esprits aux yeux immenses. Viendront le culte des armes, les puissances de l'inconscient, les prêtres, le polythéisme. Les sources écrites de plus d'une civilisation ancienne sont moins riches d'enseignement que le travail des graveurs illettrés de Valcamonica. A gauche : détail d'une gravure rupestre, scène de lutte.

Photo A. Schwarzer © Aero-Foto, R.F.A.



Cathédrale d'Aix (République Fédérale d'Allemagne) ○

Les écoliers d'une demi-douzaine de pays européens qui considèrent tous que le premier empereur Charles appartient à leur histoire nationale apprennent que ce roi franc avait pour résidence privilégiée la ville franque d'Aix (aujourd'hui à l'intersection des frontières de la République fédérale, de la Belgique, et des Pays-Bas). C'est à Aix aussi qu'ayant refait l'unité de l'Europe occidentale, il voulut montrer au monde qu'il était l'égal de l'empereur de Constantinople, héritier de Rome autant que lui. Pour cela, vers 790, il fit construire près de son château la Chapelle Palatine. Cet édifice à coupole, élégante synthèse de l'art classique tardif et des innovations byzantines, a exercé une influence séculaire sur l'architecture ; il reste le meilleur symbole de la renaissance technique et culturelle dont Charlemagne fut l'animateur après quatre siècles d'anarchie et de dégradation. Les bronzes, les ivoires et les trésors d'orfèvrerie conservés dans la chapelle palatine témoignent aussi de ce renouveau. Le tombeau du grand empereur - sarcophage antique dont les bas-reliefs représentent le mythe de Proserpine - n'est pas seulement une curiosité, un objet de musée : la vénération nostalgique qui l'entoure dure depuis onze cents ans.



Mines de sel de Wieliczka (Pologne) ■

Depuis le 13^e siècle les mineurs creusent leurs chantiers sous le sol de Wieliczka. Ils atteignent maintenant 327 mètres de fond et, sur neuf niveaux, leurs galeries ont une longueur totale de 300 kilomètres. Ils y conservent les outils, les installations et les machines par lesquels ils ont assuré et amélioré durant cinq cents ans l'exploitation du sel, la sécurité, l'aération, l'éclairage, le transport. Ils y exposent des trouvailles archéologiques (dès l'époque néolithique on se procurait par saunage le sel des sources de surface) et géologiques : fossiles et grands cristaux. Ils montrent aussi des œuvres d'art : par exemple des chapelles souterraines creusées dans le sel, ornées de statues de sel. Au 15^e siècle déjà les « salines de Cracovie », entreprise royale bien organisée qui procurait à la Pologne une de ses principales ressources, constituaient avant la lettre une attraction touristique. Les visiteurs en admiraient l'architecture grandiose, les paysages insolites. Musée des techniques, musée du travail, les mines de Wieliczka continuent de nos jours à mettre en valeur ces richesses monumentales. A droite : charpentes dans les mines de Wieliczka.

Photo Erich Lessing © Magnum photo



Monts et merveilles



Photo © CAF, Varsovie

Ensemble historique urbain et architectural de la ville de Cracovie (Pologne) □

Les arbres ont remplacé les remparts, sauf au nord où les murs sont toujours là, avec tours et barbacanes. Pour le reste, Cracovie demeure telle que l'ont voulue ses planificateurs en 1257 : au centre, une vaste Place du Marché d'où rayonnent les rues marchandes rassemble les édifices qui symbolisent les trois pouvoirs de la cité : la tour de l'Hôtel de Ville, l'église Notre-Dame, la Halle aux Draps. A ce modèle d'urbanisme répond de nos jours un modèle de préservation. Le plan de sauvegarde s'étend à toute l'ancienne capitale et aussi - par delà la Vistule - à la ville de Kazimierz depuis longtemps englobée dans les limites municipales. Entre ces concentrations bourgeoises et populaires où se pressent des dizaines de couvents autour de l'université fondée en 1364 (la plus ancienne d'Europe centrale après Prague) la colline du Wawel dresse les puissants bâtiments du château royal et de la cathédrale. D'antiques trésors nationaux, rescapés des pillages, y sont conservés. Au château transformé en palais Renaissance au début du 16^e siècle est exposée la célèbre collection de tapisseries que le roi Sigismond Auguste fit exécuter à Bruxelles vers 1560. La cathédrale, dont les voûtes gothiques abritent les sépulcres des rois et des reines, conserve entre autres objets très précieux la lance dite de Saint Maurice que l'empereur romain germanique Otton III offrit en l'an mille à Boleslav le Vaillant. Ci-dessus : place du marché, la Halle aux Draps.

◀ Parc national de Białowieża (Pologne) ●

Les bisons d'Europe, qui ressemblent comme des frères aux bisons d'Amérique, avaient disparu en 1919 de la grande forêt polonaise. Aujourd'hui on peut les rencontrer, puissants et libres, dans le parc national de Białowieża où leurs troupeaux ont été patiemment reconstitués. De même que les chevaux sauvages de la race *tarpan* désormais sauvée, ils appartiennent à la faune originale de cette forêt - ligne de partage entre les bassins versants de la Baltique et de la Mer Noire - qui est l'une des plus anciennes du continent. Le parc renferme quelque 700 espèces de plantes vasculaires, 23 essences d'arbres, feuillus et conifères. Quant aux animaux, outre les chevaux et les bisons, 54 espèces de mammifères et 200 espèces d'oiseaux y vivent en sécurité.

Photo © Parimage, Paris

par Georges Fradier

DEROUTANTE d'abord, la liste des 57 merveilles du monde (elle n'est pas close : dans quelques années, les cent merveilles, les mille et une merveilles). Un instant on reste perplexe devant ces chefs d'œuvre qu'une vingtaine d'États nous propose. On croit entendre les représentants de ces pays : "Voici ce que nous avons de plus authentique. De plus personnel". Serait-ce le triomphe des histoires nationales, une parade des symboles de "l'identité culturelle" ?

Mais cette prise de conscience ne va pas de soi. Si puériles que soient les fiertés patriotiques en matière d'architecture, d'exploits, d'inventions ou de sagesse, elles supposent un système d'instruction, d'information. Saluons donc l'enseignement des épopées nationales, les progrès de l'éducation, l'action des media. Et l'essor de la photographie. Alors la Convention du Patrimoine reflèterait l'état des cultures nationales en cette fin de siècle. En réalité ce n'est que son premier sens : à la différence de plus d'un traité diplomatique, elle est en avance sur son temps, sur le nôtre. Car les biens qui nous sont présentés sont considérés comme *ayant une valeur universelle*. Quelle civilisation a jamais reconnu cette valeur, à des portions de territoires nationaux, ou à des ouvrages tangibles de toute origine et de toute forme ? (Les Grecs de l'antiquité énuméraient les Sept Merveilles du monde. Un monde réduit. Cinq merveilles sur sept étaient de facture grecque. Six sur sept étaient contemporaines de leurs admirateurs ; une exception : l'ensemble des pyramides d'Égypte avait déjà 1500 ans au moins. C'est d'ailleurs le seul qui subsiste). Les monuments et les sites particulièrement admirés dans une contrée devraient l'être dans toutes ? Tous les hommes auraient désormais le même patrimoine ?

Pour les biens naturels on l'admet sans trop de peine. Les réserves biologiques concernent assurément tous les humains. Les grands écosystèmes ne se plient pas aux frontières et la propriété "nationale" des phénomènes géologiques paraît dérisoire. Chacun sent que les "beautés de la nature", sont à partager ou à respecter en commun par tous les humains, précisément parce qu'elles sont inhumaines.

Quant à ce que les hommes ont fait, il est aussi facile d'imaginer que nous héritons tous le trésor du Savoir et de la Pensée : découvertes et inventions, courants philosophiques ; et les grandes religions sont en principe universelles. Malheureusement il ne s'agit pas de cela, mais de choses concrètes et intransportables. Bâtiments solidement installés sur un terroir, inséparables d'un paysage. Fabriqués par des hommes de ce terroir-là, qui agissaient dans des intentions et selon des normes qui leur étaient propres. Autrement dit : choses matérielles qui n'ont de sens que par l'esprit qui en a inspiré la construction.

On me demande d'apprécier la valeur universelle des temples d'Abou Simbel. Et de ceux de Tikal. Plus loin on veut que le Mont Saint-Michel émeuve le monde entier. Pourquoi pas ? Il y a 150 ans ce monastère abandonné sur un rocher au péril de la mer servait de prison d'État : un petit Alcatraz gothique. On peut penser que les autorités françaises ne lui accordaient alors aucune valeur, autre que pénitentiaire. Depuis évidemment, elles ont beaucoup appris. Le Mont nous est présenté comme Merveille par excellence. Tout homme l'admettra, à condition de le voir, de s'en étonner, de s'intéresser au christianisme médiéval, à l'architecture du 12^e siècle en Europe, et au scintillement du sable mouillé.

Voilà en tout cas ce que suppose la Convention du Patrimoine mondial. L'histoire commence à devenir humaine. Des échanges s'opèrent dans un esprit ou une surprise d'égalité qui fait éclater les ethnocentrismes et trouble enfin la contemplation satisfaite de "nos" monuments, inimitables réceptacles de "nos" valeurs. La liste du Patrimoine offre en parallèle Aix-la-Chapelle et Ispahan, le siècle de Charlemagne et celui d'Abbas 1^{er}, Quito et Dubrovnik, Le Caire et Kathmandou, parce qu'il est entendu apparemment que les Suédois (entre autres) verront Ispahan comme les Iraniens, et que les Iraniens (entre autres) verront Kathmandou comme les Népalais.

Loin d'être passéiste, la Convention du Patrimoine semble donc plutôt prophétique. Mais sur un autre point les Etats qui la ratifient innovent encore. Les biens culturels et naturels qu'ils portent à leur inventaire, ils s'engagent à les conserver. Chacun d'eux "reconnait que l'obligation d'assurer la protection, la conservation, la mise en valeur et la transmission aux générations futures du patrimoine... lui incombe en premier chef." Obligation inouïe. Le souci des générations futures est un signe des temps.

Car on parle d'héritage : villes anciennes, monuments antiques. On croit que nous recevons cet héritage des mains de nos ancêtres qui l'auraient pieusement recueilli des leurs et préservé à notre intention. C'est faux. Ou ce n'est vrai que pour quelques-uns des biens en question. Les parcs nationaux sont protégés depuis leur création, due à un petit nombre de naturalistes enthousiastes, quelquefois à un seul. Auparavant leur contenu avait d'autant moins besoin de protection qu'il était plus à l'écart des menées de nos pères. D'autre part, certains édifices nous ont été sciemment légués : palais royaux devenus nationaux ou "du peuple", églises, mosquées, temples qui ont gardé leurs fonctions. Mais les autres sont là par chance, ou grâce à l'obstination des archéologues qui relèvent des ruines et continuent à les arracher à la jungle, au sol, — à l'oubli.

A présent les gouvernements se font une obligation de les restaurer et quelquefois les citoyens se mobilisent pour garder toutes les constructions qui leur restent du passé. Revirement général dont les causes sont bien connues. L'adoption de la Convention du Patrimoine a coïncidé avec la montée des inquiétudes qu'inspirent la dégradation de l'environnement, l'épuisement des ressources naturelles, la désespérante monotonie de la construction internationale. En plus d'une ville on a commencé alors à cesser de démolir. Quelques hommes avaient prôné la valeur de monuments et de quartiers préservés par miracle depuis des siècles ; soudain pour des millions cette valeur est devenue évidente. Ces édifices, ces ensembles urbains nous sont révélés comme autant de réussites absolues, et non pas seulement comme d'attendrissants vestiges. Chacun d'eux est unique, chacun d'eux irremplaçable.

Objets infiniment précieux, — et terriblement fragiles. Les agressions que subit l'environnement en général les visent de préférence. Ils exigent des soins qu'on ne leur a jamais accordés, et ne résisteraient plus à quelques années de négligence. Evidemment les parcs naturels n'y résisteraient pas davantage : pour les détruire il suffirait de quelques concessions aux maniaques de l'auto-route ou aux promoteurs de grandes chasses et de grosse hôtellerie. La sauvegarde devient un devoir permanent. Les Etats s'en acquittent d'autant mieux que l'opinion publique les approuve et bien souvent les précède. Nous décidons de placer hors d'atteinte, pour le présent et pour l'avenir, le peu que nous avons sauvé du passé. En matière d'immobilier, nous n'avons rien de mieux à transmettre, apparemment.

En effet, jusqu'à présent, parmi les biens culturels de la liste du Patrimoine, aucun (sauf une exception, on verra laquelle) n'a moins de deux cents ans. Pourtant un patrimoine peut se constituer en une génération. Il faut espérer que notre siècle y sera dignement représenté un jour. Mais par quel ensemble architectural de valeur universelle ? Et conservable, — quand on bâtit pour la durée de l'amortissement ? Quelle tour d'acier sera considérée comme unique et irremplaçable ? Quel monument olympique ? Quelle centrale nucléaire ?

Pour finir, l'exception : un "monument" du 20^e siècle figure déjà dans la liste. Son nom, Auschwitz-Birkenau, est celui de deux localités situées en Pologne (Silésie ou voïvodie de Bielsko-Biala). C'est le parc le plus hideux que l'on puisse imaginer, comme il convient aux lieux où l'Absurdité sous sa forme rationnelle et technique a donné toute sa mesure dans le crime. Entre 1940 et 44 les organisateurs hitlériens ont su y entasser des déportés de vingt-quatre pays, main d'œuvre famélique destinée aux usines des environs. Et ils ont su y tuer, en quatre ans, quatre millions d'hommes, de femmes et d'enfants dont il y a quelques restes, à côté des instruments de torture, au "musée" d'Auschwitz : des lunettes, des prothèses, des cheveux et des tissus en cheveux. Autour du camp dont elles ont fait un Monument aux Martyrs les autorités polonaises aménagent sur mille mètres de large une zone de silence.

A ce camp de l'horreur absolue faut-il ajouter un autre ensemble architectural qui, derrière l'éléance de ses façades du 18^e siècle, cache le souvenir d'une réalité sinistre ? Je veux parler de l'île de Gorée au large de Dakar, où l'on parquait, avant de les expédier aux Antilles, les esclaves noirs, hommes, femmes, enfants arrachés au continent par millions pendant plusieurs siècles. Longue fut la prospérité de Gorée, aussi longue que la durée du trafic de "bois d'ébène". Aujourd'hui les "esclaveries" désertes sont rongées par le temps et le sel. De ce symbole de la souffrance de tout un peuple, le gouvernement sénégalais veut faire un lieu de dialogue, un sanctuaire de la réconciliation. Gorée restaurée abritera un centre d'études pour la diaspora noire, un centre de conférence, et un musée historique.

Il faut savoir gré aux membres du Comité d'avoir retenu ces monuments. Par ce biais ils nous font mieux comprendre à quel point la notion de Patrimoine naturel et culturel englobe, mais dépasse les critères esthétiques et scientifiques. Le patrimoine mondial va comme le monde. Naturel, sa valeur vient de ce que les hommes n'y ont pas touché, sinon pour le préserver. Culturel, du témoignage que les civilisations donnent d'elles-mêmes sous l'impulsion des artistes et des bâtisseurs. Mais il a aussi valeur morale : à l'humanité de veiller, demain, à ce que le pire n'y côtoie plus le meilleur.

Georges Fradier

GEORGES FRADIER, romancier et essayiste français, a été, à l'Unesco, directeur de la Division des établissements humains et de l'environnement socio-culturel. Parmi ses ouvrages, Orient-Occident (1958) ; Fêtes et rencontres (1963) ; A propos de la qualité de la vie (1976) ont été publiés par l'Unesco.



Photo © Raymond Depardon, Magnum, Paris



Photo © Rapho, Paris

Gorée (Sénégal) ancien centre du trafic des esclaves. En haut le camp de concentration d'Auschwitz Birkenau (Pologne)

Complétez votre collection du "Courrier de l'Unesco" avec des numéros déjà parus

REFERENCES A RAPPELER	TITRES	PRIX	REFERENCES A RAPPELER	TITRES	PRIX
FCO8007	La femme invisible	3,50 FF	FCO7906	Le vrai visage d'Alexandre ?	3,50 FF
FCO8006	L'alphabetisation : un enseignement pour la liberté	3,50 F		Une tombe royale et ses secrets	
FCO8005	L'homme et la terre : pour une stratégie du vivant	3,50 FF	FCO7905	Einstein	3,50 FF
FCO8004	Iles et montagnes : Ecosystèmes en péril	3,50 FF	FCO7903	L'enfant et l'image du monde	3,50 FF
FCO8023	Victoire en Nubie	7,00 FF	FCO7812	Corée : "Pays du matin calme"	3,50 FF
FCO8001	Le temps des rêves : les écorces peintes d'Australie	3,50 FF	FCO7811	50 millions de chômeurs	3,50 F
FCO7912	L'armée d'argile du premier empereur chinois	3,50 FF	FCO7889	Les Slaves : culture et histoire	7,00 F
FCO7911	Science et technologie : les choix du développement	3,50 FF	FCO7807	La fin d'un exil	3,50 FF
FCO7910	Papouasie Nouvelle Guinée	3,50 F	FCO7806	Energies pour demain	3,50 FF
FCO7989	L'Afrique et son histoire	7,00 F	FCO7805	Les moins de six ans	3,50 FF
FCO7907	Le renouveau des plantes médicinales	3,50 FF	FCO7804	L'aviation hier, aujourd'hui, demain	3,50 FF
			FCO7610	Vers un nouvel ordre économique mondial	3,50 FF
			FCO7607	Deuxième centenaire des Etats-Unis	3,50 FF
			FCO7606	Un toit sur la tête	3,50 FF
			FCO7604	Le rire : satire au flanc	3,50 FF

Offre réservée à la France et valable jusqu'au 31 octobre 1980

Conditions de commande :

- Nous vous prions de commander un minimum de 6 exemplaires étant donné que les frais de port ne sont pas inclus.
- Pour chaque numéro commandé veuillez rappeler le N° de référence. En cas d'épuisement des numéros souhaités, indiquer 3 titres supplémentaires.
- Joindre votre paiement à l'ordre de "La librairie de l'Unesco" par chèque bancaire ou CCP 3 volets Paris 12598-48F en précisant vos nom, prénom et adresse complète.
- Adresser votre commande à UNESCO PUB/C Bureau 1086 7, place de Fontenoy 75700 Paris.

Pour vous abonner ou vous réabonner et commander d'autres publications de l'Unesco

Vous pouvez commander les publications de l'Unesco chez tous les libraires en vous adressant directement à l'agent général (voir liste ci-dessous). Vous pouvez vous procurer, sur simple demande, les noms des agents généraux non inclus dans la liste. Les paiements des abonnements peuvent être effectués auprès de chaque agent de vente qui est à même de communiquer le montant du prix de l'abonnement en monnaie locale.

ALBANIE. N. Sh. Botimeve Naim Frasheri, Tirana. — **ALGÉRIE.** Institut pédagogique national, 11, rue Ali Haddad, Alger, Société nationale d'édition et diffusion (SNED), 3 bd Zrout Youcef, Alger. — **RÉP. FÉD. D'ALLEMAGNE.** Unesco Kurier (Edition allemande seulement) : Colmantstrasse, 22, 5300 Bonn. Pour les cartes scientifiques seulement : Geo Center, Postfach 800830, 7000 Stuttgart 80. Autres publications : S. Karger GmbH, Karger Buchhandlung, Angerhofstr. 9, Postfach 2, D-8034 Germering/München. — **RÉP. DÉM. ALLEMANDE.** Buchhaus Leipzig, Postfach, 140, Leipzig. Internationale Buchhandlungen, en R.D.A. — **AUTRICHE.** Dr Franz Hain, Verlagssund Kommissionbuchhandlung, Industriehof Stadlau, Dr Otto Neurath - Gasse, 1220 Vienne. — **BELGIQUE.** Ag. pour les publications de l'Unesco et pour l'édition française du "Courrier" : Jean de Lannoy, 202, Avenue du Roi, 1060 Bruxelles, CCP 000-0070823-13. Edition néerlandaise seulement : N.V. Handelsmaatschappij Keesing, Keesinglaan 2-18, 21000 Deurne-Antwerpen. — **RÉP. POP. DU BÉNIN.** Librairie nationale, B.P. 294, Porto Novo. — **BRESIL.** Fundação Getúlio Vargas, Editora-Divisão de Vendas, Caixa Postal 9.052-ZC-02, Praia de Botafogo, 188 Rio de Janeiro RJ — **BULGARIE.** Hemus, Kantora Literatura, bd Rousky 6, Sofia. — **CAMEROUN.** Le secrétaire général de la Commission nationale de la République unie du Cameroun pour l'Unesco, B.P. N° 1600, Yaoundé. — **CANADA.** Editions Renouf Limitée, 2182, rue Ste. Catherine Ouest, Montréal, Que H3H 1M7. — **CHILI.** Bibliocentro Ltda., Casilla 13731 Constitución n° 7, Santiago (21). — **CHINE.** China National Publications Import Corporation, West Europe Dept., P.O. Box 88, Pékin. — **RÉP. POP. DU CONGO.** Librairie populaire B.P. 577 Brazzaville; Commission nationale congolaise pour l'Unesco, B.P. 577, Brazzaville. — **CÔTE-D'IVOIRE.** Centre d'édition et de diffusion africaines. B.P. 4541, Abidjan-Plateau. — **DANEMARK.** Ejnar Munksgaard Ltd., 6, Nørregade, 1165 Copenhague K. — **ÉGYPTE (RÉP. ARABE D').** National Centre for Unesco Publications, N° 1, Talaat Harb Street, Tahrir Square, Le Caire — **ESPAGNE.** MUNDI-PRENSA Libros S.A.,

Castelló 37, Madrid 1. Ediciones Liber. Apartado 17, Magdalena 8, Ondárroa (Viscaya) ; DONAIRE, Apto de Correos 341, La Coruna; Libreria Al-Andalus, Roldana, 1 y 3, Sevilla 4. Libreria CASTELLS, Ronda Universidad 13, Barcelona 7; Editorial Fenicia, Cantelejas, 7 "Riefrio", Puerta de Hierro, Madrid 35 — **ÉTATS-UNIS.** Unipub. 345, Park Avenue South, New York, N.Y. 10010. — **FINLANDE.** Akateeminen Kirjakauppa, Keskuskatu 1, 00100 Helsinki. — **FRANCE.** Librairie Unesco, 7, place de Fontenoy, 75700 Paris. C.C.P. 12.598.48 — **GRÈCE.** Librairies internationales. — **HAÏTI.** Librairie A la Caravelle, 26, rue Roux, B.P. 111, Port-au-Prince. — **HAUTE-VOLTA.** Lib. Attie B.P. 64, Ouagadougou. — **Librairie Catholique « Jeunesse d'Afrique ».** Ouagadougou. — **HONGRIE.** Akadémiai Könyvesbolt, Váci U.22, Budapest V., A.K.V. Könyvtárosok Boltja. Népköztasasag utja 16, Budapest VI. — **INDE.** Orient Longman Ltd. : Kaman Marg. Ballard Estate, Bombay 400 038; 17 Chittaranjan Avenue, Calcutta 13; 36a Anna Salai, Mount Road, Madras 2. B-3/7 Asaf Ali Road, Nouvelle-Delhi 1, 80/1 Mahatma Gandhi Road, Bangalore-560001, 3-5-820 Hyderguda, Hyderabad-500001. Publications Section, Ministry of Education and Social Welfare, 511, C-Wing, Shastri Bhavan, Nouvelle-Delhi-110001; Oxford Book and Stationery Co., 17 Park Street, Calcutta 700016; Scindia House, Nouvelle-Delhi 110001. — **IRAN.** Commission nationale iranienne pour l'Unesco, av. Iranchahr Chomali N° 300; B.P. 1533, Téhéran, Kharazmie Publishing and Distribution Co. 28 Vessal Shirazi St, Shahrzava Avenue, P.O. Box 314/1486, Téhéran. — **IRLANDE.** The Educational Co. of Ir. Ltd., Ballymount Road Walkinstown, Dublin 12. — **ISRAËL.** Emanuel Brown, formerly Blumstein's Bookstores; 35, Allenby Road et 48, Nachlat Benjamin Street, Tel-Aviv; 9 Shlomzion Hamalka Street, Jérusalem. — **ITALIE.** Licosa (Libreria Commissionaria Sansoni, S.p.A.) via Lamarmora, 45, Casella Postale 552, 50121 Florence. — **JAPON.** Eastern Book Service Shuhwa Toranomon 3 Bldg, 23-6 Toranomon 3-chome, Minato-ku, Tokyo 105 — **LIBAN.** Librairies Antione, A. Naouf et Frères; B.P. 656, Beyrouth. — **LUXEMBOURG.** Librairie Paul Bruck, 22, Grande-Rue, Luxembourg. — **MADAGASCAR.** Toutes les publications : Commission nationale de la Rép. dém. de Madagascar pour l'Unesco, Ministère de l'Éducation nationale, Tananarive. — **MALI.** Librairie populaire du Mali, B.P. 28, Bamako. — **MAROC.** Librairie « Aux belles images », 282, avenue Mohammed-V, Rabat, C.C.P. 68-74 « Courrier de l'Unesco » pour les membres du corps enseignant : Commission nationale marocaine pour l'Unesco 19, rue Oqba, B.P. 420, Agdal, Rabat (C.C.P. 324-45). — **MARTINIQUE.** Librairie « Au Bouf Mich », 1, rue Perrimon, et 66, av. du Parquet, 972, Fort-de-France. — **MAURICE.** Nalanda Co. Ltd., 30, Bourbon Street, Port-Louis. — **MEXIQUE.** SABSA, Servicios a Bibliotecas, S.A., Insurgentes Sur N° 1032-401, México 12. Libreria El Correo de la Unesco, Actipán 66, Colonia del Valle, México 12 DF — **MONACO.** British Library, 30, boulevard des Moulins,

Monte-Carlo. — **MOZAMBIQUE.** Instituto Nacional do livro e do Disco (INLD), Avenida 24 de Julho, 1921 r/c e 1° andar, Maputo. — **NIGER.** Librairie Mauciert, B.P. 868, Niamey. — **NORVÈGE.** Toutes les publications : Johan Grundt Tanum (Booksellers), Karl Johans gate 41/43, Oslo 1. Pour le « Courrier » seulement : A.S. Narvesens Litteraturjeneste, Box 6125 Oslo 6. — **NOUVELLE-CALÉDONIE.** Reprex S.A.R.L., B.P. 1572, Nouméa — **PARAGUAY.** Agencia de diarios y revistas, Sra. Nelly de Garcia Astillero, Pte. Franco N° 580 Asunción. — **PAYS-BAS.** « Unesco Koerier » (Edition néerlandaise seulement) Systemen Keesing, Ruysdaelstraat 71-75, Amsterdam-1007. Agent pour les autres éditions et toutes les publications de l'Unesco : N.V. Martinus Nijhoff, Lange Voorhout 9. 's-Gravenhage — **POLOGNE.** ORPAN-Import, Palac Kultury, 00-901 Varsovie, Ars-Polona-Ruch, Krakowskie -Przedmiescie N° 7, 00-068 Varsovie. — **PORTUGAL.** Dias & Andrade Ltda. Livraria Portugal, rua do Carmo, 70, Lisbonne. — **ROUMANIE.** ILEXIM, Romilibr, Str. Biserica Amzei N° 5-7, P.O.B. 134-135, Bucarest. Abonnements aux périodiques : Rompresfilatelia calea Victoriei 29, Bucarest. — **ROYAUME-UNI.** H.M. Stationery Office P.O. Box 569, Londres S.E.1 — **SÉNÉGAL.** La Maison du Livre, 13, av. Roume, B.P. 20-60, Dakar, Librairie ClairAfrique, B.P. 2005, Dakar, Librairie « Le Sénégal » B.P. 1954, Dakar. — **SEYCHELLES.** New Service Ltd., Kingsgate House, P.O. Box 131, Mahé. — **SUÈDE.** Toutes les publications : A/B C.E. Fritz Kungl. Hovbokhandel, Regeringsgatan, 12, Box 16356, 103-27 Stockholm, 16. Pour le « Courrier » seulement : Svenska FN-Forbundet, Skolgrand 2, Box 150-50, S-10465 Stockholm-Postgri 184692. — **SUISSE.** Toutes publications, Europa Verlag, 5, Ramistrasse, Zurich, C.C.P. 80-23383. Librairie Payot, 6, Rue Grenus, 1211, Genève 11. C.C.P. : 12.236. — **SYRIE.** Librairie Sayegh Immeuble Diab, rue du Parlement, B.P. 704, Damas — **TCHÉCOSLOVAQUIE.** S.N.T.L., Spalena 51, Prague 1 (Exposition permanente); Zahracni Literatura, 11 Soukennicka, Prague 1. Pour la Slovaquie seulement : Alfa Verlag Publishers, Hurbanovo nam. 6, 893 31 Bratislava. — **TOGO.** Librairie Evangélique, B.P. 1164, Lomé, Librairie du Bon Pasteur, B.P. 1164, Lomé, Librairie Moderne, B.P. 777, Lomé — **TRINIDAD ET TOBAGO.** Commission Nationale pour l'Unesco, 18 Alexandra Street, St. Clair, Trinidad, W.I. — **TUNISIE.** Société tunisienne de diffusion, 5, avenue de Carthage, Tunis. — **TURQUIE.** Haset Kitapevi A.S., Istiklal Caddesi, N° 469, Posta Kutusu 219, Beyoglu, Istanbul. — **U.R.S.S.** Mejdunarodnaya Kniga, Moscou, G-200 — **URUGUAY.** Editorial Losada Uruguayua, S.A. Libreria Losada, Maldonado, 1092, Colonia 1340, Montevideo. — **YUGOSLAVIE.** Jugoslovenska Knjiga, Trg Republike 5/8, P.O.B. 36, 11-001 Belgrade. Drazvna Založba Slovenije, Titova C 25, P.O.B. 50, 61-000 Ljubljana. — **RÉP. DU ZAIRE.** La librairie, Institut national d'études politiques, B.P. 2307, Kinshasa. Commission nationale de la Rép. du Zaïre pour l'Unesco, Ministère de l'Éducation nationale, Kinshasa.

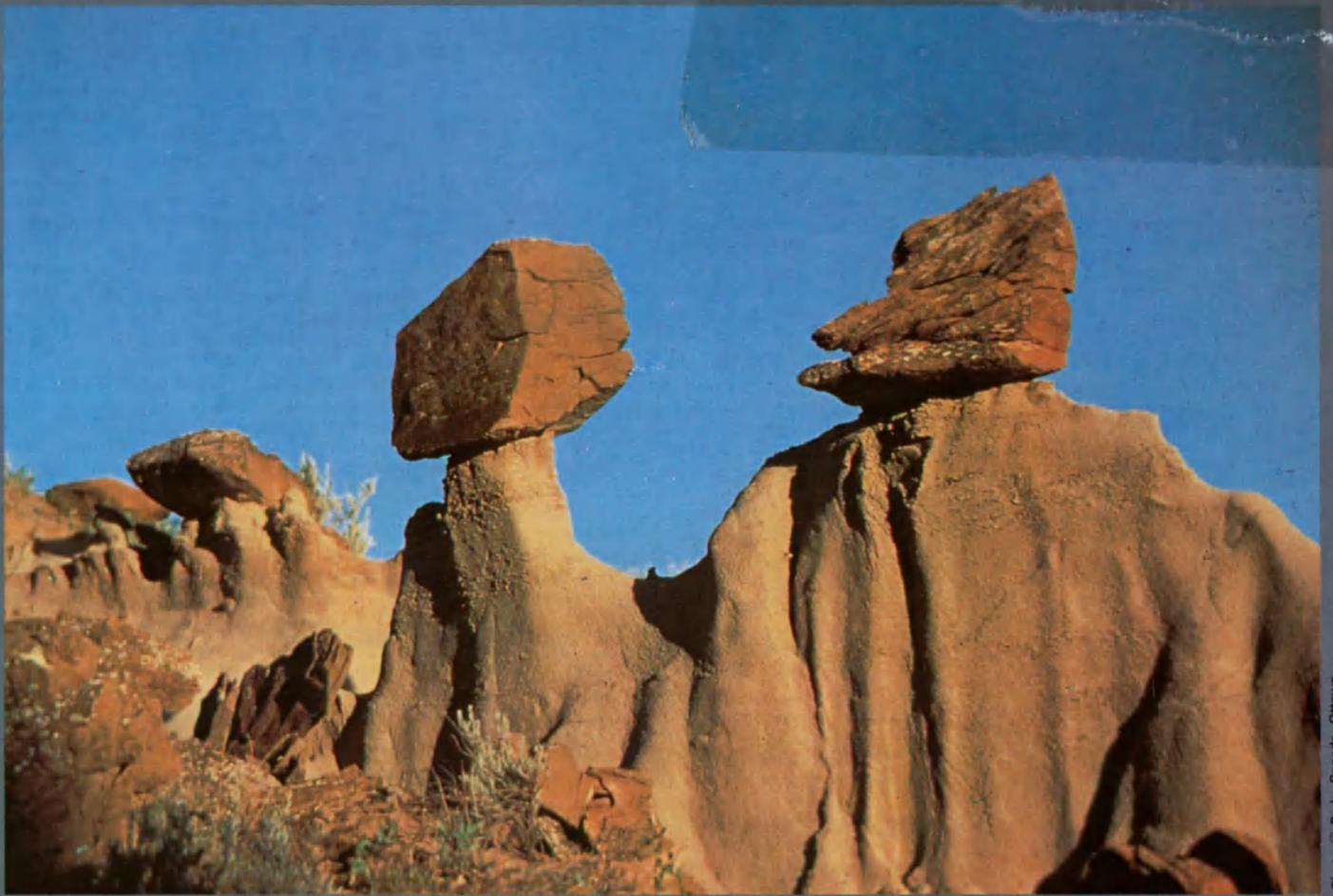


Photo © Parks Canada, Ottawa

Les étranges formations rocheuses du Parc Provincial des Dinosaures (ci-dessus), au Canada, sont l'œuvre de la nature. Le centre historique de la ville islamique du Caire (ci-dessous) est un des chefs-d'œuvre de l'homme. Aux termes d'une convention internationale qui pour la première fois rassemble patrimoine culturel et patrimoine naturel, l'un et l'autre exigeant mêmes sauvegardes, ces deux sites sont inscrits sur une liste de biens irremplaçables "de valeur exceptionnelle et universelle" (voir aussi pages 13 et 20).



Photo Roland Michaud © Rapho, Paris